

Création et société numérique

EMPATHIE #1

Le numérique est-il une chance pour
construire une société de l'empathie ?

PERSPECTIVES :

Rémy Sussan, Serge Soudoplatoff, Serge Tisseron.

POINTS DE VUE :

Christian Globensky, Dominique Moulon, Dominique Sciamma, Don Foresta, Éric Legale, Éric Sadin, Étienne Armand Amato, Gaël Hietin, Hugo Verlinde, Jean-Jacques Birgé, Jean-Louis Fréchin, Joseph Nechvatal, Michel Jaffrenou, Nils Aziosmanoff, René Licata, Roland Cahen, Sylvie Allouche, Vincent Lévy, Yann Leroux, Yann Minh.



Le numérique est-il une chance pour construire une société de l'empathie ?

Parce qu'à l'ère du numérique, le mouvement, la porosité et le foisonnement recomposent le monde, la Revue du Cube entend croiser les regards de praticiens, d'artistes, de chercheurs, de personnalités et d'experts venus d'horizons différents. Chaque numéro s'articule autour d'une thématique qui traduit les tendances émergentes. Articles, points de vue, interviews, entretiens vidéo, débats, empreintes sonores ou visuelles, toutes les formes d'expression ont droit de cité dans la Revue du Cube.

La Revue du Cube est éditée par Le Cube, centre de création numérique. La direction éditoriale est assurée par Nils Aziosmanoff, Stéphanie Fraysse et Rémy Hoche.

Le Cube

Pionnier sur la scène culturelle numérique française, Le Cube est un lieu de référence pour l'art et la création numérique. C'est un espace ouvert à tous, quel que soit son âge et sa pratique du numérique, pour découvrir, pratiquer, créer et échanger tout au long de l'année, autour d'ateliers, de formations, d'expositions, de spectacles, de conférences et de rencontres avec les artistes et les acteurs du numérique. Le Cube organise tous les 2 ans un festival international d'art numérique, ainsi qu'un prix pour la jeune création en art numérique. Depuis 2011, Il a également lancé sa revue en ligne.

Créé en 2001 à l'initiative de la Ville d'Issy-les-Moulineaux, Le Cube est un espace de la Communauté d'Agglomération Grand Paris Seine Ouest, géré et animé par l'association ART3000. Il est présidé par Nils Aziosmanoff et dirigé par Stéphanie Fraysse.

Le numérique est-il une chance pour construire une société de l'empathie ?

PERSPECTIVES ◀ ▶



Empathie : le danger des mystifications
SERGE TISSERON

L'empathie semble bien placée pour devenir le dernier concept à la mode. Mais pourquoi tant d'engouements ? Parce que nous avons tous envie d'y croire ! Et pour rendre l'empathie encore plus désirable, certains auteurs,...

Derniers articles

[Animisme](#)
HUGO VERLINDE
0 Commentaires


[Les neurones résonnent, les réseaux raisonnent ... et inversement.](#)
DOMINIQUE SCIAMMA
0 Commentaires

[L'Espace-Kairos ou l'empathie corps/bases de données](#)
ÉRIC SADIN
0 Commentaires

[Emergence du Nouveau Paradigme : le Viractuel](#)
JOSEPH NECHVATAL
0 Commentaires

[Au delà de l'art, des technologies](#)
DOMINIQUE MOULON
0 Commentaires

POINTS DE VUE ◀ ▶



[Animisme](#)
HUGO VERLINDE



[Les neurones résonnent, les réseaux raisonnent ... et inversement.](#)
DOMINIQUE SCIAMMA



[L'Espace-Kairos ou l'empathie corps/bases de données](#)
ÉRIC SADIN



[Emergence du Nouveau Paradigme : le Viractuel](#)
JOSEPH NECHVATAL

Le numérique est-il une chance pour
construire une société de l'empathie ?

Nils Aziosmanoff

ÉDITO

Dans son dernier ouvrage « Une nouvelle conscience pour un monde en crise - vers une civilisation de l'empathie », l'économiste américain Jeremy Rifkin nous invite à repenser la société dans une approche aussi radicalement nouvelle qu'a pu l'être celle des philosophes des Lumières en leur temps. Il place l'empathie au cœur de ce projet, comme vecteur d'une nouvelle conscience biosphérique.

Mais le psychiatre et psychologue Serge Tisseron, dans son ouvrage « L'empathie au cœur du jeu social », pointe notre faculté à renoncer si facilement à l'empathie alors qu'elle est si profondément enracinée en nous. D'où viennent donc les forces qui nous en éloignent ?

Comment réveiller l'empathie pour penser global et agir local, et pour qu'émerge une conscience collective qui seule, selon Rifkin, peut nous permettre de relever les grands défis à venir ?

Les nouvelles technologies peuvent peut être nous y aider, en suscitant de nouvelles dynamiques d'interaction sociale, de mutualisation des connaissances, de mémoire collective, d'expression participative... Mais elles peuvent aussi nous rendre plus égoïstes, indifférents et isolés dans les virtualités d'une société de l'image où la relation rime souvent avec consommation.

Le numérique est-il une chance pour construire une société de l'empathie ? Comment ? La Revue du Cube vous invite à répondre à cette question.

Peut-on développer l'empathie ?

Rémi Sussan

Il existe aujourd'hui tout un courant de pensée qui vise à transformer la nature humaine. Cette tendance « transhumaniste » se concentre surtout sur les facultés cérébrales, d'abord parce qu'elles sont bien plus importantes, aujourd'hui, que les capacités physiques (en dehors du spectacle, quel intérêt à être un super sportif doté d'une force surhumaine ?) et aussi parce que la plupart des adeptes de ce genre d'idées exercent des professions extrêmement exigeantes au plan intellectuel : scientifiques, programmeurs, spécialistes des réseaux... Dans l'esprit d'un grand nombre, s'il devait exister un archétype à cette intelligence « améliorée » ce serait le monsieur Spock de la première mouture de Star Trek. Un être qui a su s'éloigner des émotions et des biais qui nous caractérisent, pour apprendre à réfléchir de manière exacte. Une autre image issue de la science-fiction serait celle des Mentats du cycle de Dune, véritables ordinateurs biologiques capables de raisonnements très puissants.

De fait, la plupart des techniques dites aujourd'hui d'amélioration concernent essentiellement les facultés qu'on appelle « intellectuelles » : mémoire, concentration, raisonnement. On joue à des jeux d'entraînement cérébraux (dont le fameux Dr Kawashima de Nintendo est l'exemple le plus connu, mais pas forcément les plus efficace) pour tester sa mémoire à court terme, ses capacités de calcul. On prend des drogues comme la Ritaline, le Modafinil pour augmenter son attention ou sa concentration, etc.

Pourtant il existe des fonctions mentales qui n'appartiennent pas à cette vision par trop intellectualiste. Dans la seconde génération de Star Trek, la conseillère Deanna Troy possède un talent dont Mr Spock est singulièrement dépourvu. Elle est, nous dit-on, une empathie. Elle peut ressentir avec acuité les émotions d'autrui, et les aider ainsi à surmonter moult crises émotionnelles (qui ne manquent pas sur le vaisseau spatial Enterprise, allez savoir pourquoi).

De fait il existe aujourd'hui un nombre croissant de gens qui réfléchissent aux moyens d'augmenter l'empathie. On dit souvent que notre savoir évolue plus vite que notre sagesse. Mais si nos connaissances scientifiques nous offraient un moyen d'accélérer le rythme et, de fait, d'augmenter notre sagesse, notre empathie ?

Lorsqu'on cherche à agir sur notre esprit, on peut distinguer au moins trois pistes. La première voie est la plus ancienne : on travaille au niveau culturel, celui de l'éducation, de la philosophie,

de l'art... Cela paraît l'option la plus classique puisqu'elle existe depuis les commencements de l'humanité. Mais attention, nos connaissances sur le cerveau nous poussent aujourd'hui à reconsidérer des pratiques existant depuis des millénaires et, éventuellement, à les améliorer. La seconde consiste à agir sur une fonction cognitive, souvent via des exercices précis, un peu comme si on travaillait ses muscles. La dernière, la plus spectaculaire, mais pas forcément la plus efficace, est s'attaquer directement au niveau moléculaire, en bidouillant les neurones et leurs systèmes de communication, les neurotransmetteurs.

La voie culturelle

Existe-t-il des moyens d'enseigner l'empathie ? L'enseignement de l'éthique, par exemple, suffit-il à rendre quelqu'un plus attentif aux autres ? Pas sûr. Un jeune philosophe, Eric Schwitzgebel, s'est lancé, il y a quelques mois, dans une curieuse enquête. Les professeurs d'éthique, s'est-il demandé, ont-ils un comportement plus moral que les autres ? Il a analysé la manière dont ces philosophes réagissaient dans des circonstances de la vie quotidienne : de leur diligence à rendre les livres empruntés à la bibliothèque, à leur promptitude à répondre aux emails des étudiants. Les résultats sont décevants : les professeurs d'éthique ne se conduisent pas mieux que les enseignants d'autre matières.

<http://schwitzsplinters.blogspot.com/2006/10/do-ethicists-steal-more-books.html>

Mais après tout, l'éthique ce n'est pas l'empathie. On peut se comporter, pour diverses raisons, de façon très correcte, et dans le même temps ne partager aucune émotion avec autrui.

Et si la fiction, le roman, constituait le meilleur moyen d'augmenter l'empathie ?

C'est ce que pense une chercheuse spécialisée dans l'analyse de la cognition en littérature, Lisa Zunshine. Au cœur de ses travaux, un concept très à la mode en ce moment, la « théorie de l'esprit ». L'idée de base est qu'une des fonctions de notre cerveau consiste à élaborer un schéma du comportement d'autrui, afin de prédire ses réactions et agir en conséquence.

En bref, la « théorie de l'esprit » est une nouvelle définition de l'empathie. Certains chercheurs pensent par exemple que l'autisme serait dû à une « théorie de l'esprit » défectueuse. Cette « théorie de la théorie de l'esprit » est souvent liée à celle des « neurones miroirs », ces cellules du cerveau dont le rôle semble être de favoriser chez nous l'imitation du comportement de nos congénères. Certains ont comparé la découverte des neurones miroirs, dans les années 90, à celle de l'ADN dans les années 50. D'autres sont sceptiques et se demandent s'il ne s'agit pas d'une de ces modes qui agitent parfois le monde des neurosciences.

Quoiqu'il en soit, selon Lisa Zunshine, les romans, et singulièrement la littérature du XIXe siècle, nous aideraient à exercer notre théorie de l'esprit. "Ils savent que nous savons qu'ils savent" est un exemple des mécanismes complexes élaborés par la théorie de l'esprit. En moyenne, notre "théorie de l'esprit" nous permettrait d'aller jusqu'à 4 "niveaux d'intentionnalité" : il sait (1) que je sais (2) qu'elle sait (3) qu'il sait (4). À partir du cinquième niveau, la compréhension

d'une situation descend de 60 %. Or, selon Liza Zunshine, un auteur comme Virginia Woolf est capable, dans ses romans, de jongler avec 6 niveaux !

<http://www.nytimes.com/2010/04/01/books/01lit.html>

Mais les romans ne sont qu'une approche parmi d'autres. PJ Manney est une des penseuses transhumanistes les plus connues. Elle a longtemps appartenu au bureau directorial de l'association Humanity Plus, mais le monde de la fiction ne lui est pas étranger, c'est le moins qu'on puisse dire. Elle a écrit des scénarios pour de nombreuses séries à succès, comme Hercule ou Xena. Peut-on espérer, se demande-t-elle, que les nouveaux médias, comme l'internet ou les jeux vidéos, prennent le relais et augmentent eux aussi l'empathie ? Si bon nombre de jeux et de systèmes logiciels semblent plutôt augmenter le narcissisme et nous éloigner les uns des autres, on peut voire poindre aujourd'hui de nouveaux comportements dignes d'intérêt. Certains jeux sérieux nous demandent d'effectuer des actions humanitaires, et il existe des systèmes de réalité virtuelle qui savent simuler des maladies pour aider tout un chacun à comprendre ce que signifie vivre avec des handicaps.

<http://jetpress.org/v19/manney.pdf>

La voie « cognitive »

Depuis des millénaires, les bouddhistes se sont spécialisés dans ce genre de pratique. Cela implique des exercices de visualisation et d'imagination dans lesquels la personne s'identifie avec le ressenti d'autrui.

Alan Wallace, interprète contemporain et occidental des philosophies bouddhiques, expose dans son livre *Genuine Happiness*, consacré à la méditation bouddhique, quelques-unes de ces pratiques. Il propose de visualiser tour à tour trois personnes, une qu'on apprécie grandement, une qui nous est indifférente, et une troisième qui nous a causé du tort, puis de se « mettre à leur place » en essayant d'imaginer ce qu'elles ressentent dans leur vie, quels sont leurs objectifs profonds, etc. A la fin de la méditation, il faut leur souhaiter d'atteindre la Libération. Jusqu'où l'efficacité de telles techniques va-t-elle ? Après tout, les pays bouddhistes ne se sont pas spécialement fait remarquer par leur pacifisme ou leur propension au progrès social et à l'égalitarisme. Le Tibet d'avant l'invasion chinoise, où les moines pratiquaient avec constance cet « engendrement de la « bodhicitta » était loin d'être le Shangri-la de douceur et de non violence que certains imaginent trop volontiers. Il suffit de se reporter aux récits de voyage d'Alexandra David Neel pour être édifié sur le sujet.

L'approche chimique

Existe-t-il des drogues de l'empathie ? L'une des pistes qui semblent privilégiées serait l'ocytocine, une molécule souvent liée au plaisir sexuel, à l'allaitement, au coup de foudre, et qui est considérée comme un vecteur de la confiance. Utiliser l'ocytocine nous permettrait-il d'augmenter l'empathie ? Des expériences semblent le prouver, comme le montre l'expérience

suivante. On crée une situation dans laquelle un premier acteur donne de l'argent à un autre, qui l'investit en son nom et décide ensuite combien lui retourner et combien garder. Évidemment, il va sans dire que la confiance doit régner entre les deux partenaires pour permettre un maximum de profits.

Des chercheurs ont donc divisé un groupe d'étudiants en deux sections, l'une recevant de l'ocytocine via un spray nasal, l'autre un simple placebo. Dans la première 13 étudiants sur 29 ont investi la somme maximale, contre six dans le groupe témoin.

http://www.newyorker.com/archive/2006/09/18/060918fa_fact#ixzz1Spd26n5l

A-t-on trouvé la potion d'amour universelle ? Gare aux conclusions trop rapides. L'ocytocine n'est pas aussi « sympathique » qu'il le paraît. D'autres chercheurs ont constaté qu'elle est surtout efficace lorsqu'on interagit avec des partenaires qu'on connaît déjà. Lorsque l'interlocuteur n'appartient pas au clan, l'ocytocine ne nous pousse pas à faire quoique ce soit en sa faveur.

<http://blogs.discovermagazine.com/notrocketscience/2011/01/11/no-love-for-outsiders-ocytocin-boosts-favouritism-towards-our-own-ethnic-or-cultural-group>

De plus, l'ocytocine nous rend plus confiants dans les publicités. Une équipe de l'université de Claremont en Californie a ainsi pu constater

que les gens traités à l'ocytocine se montraient plus confiants envers les messages de services publics qui les mettaient en garde contre les dangers du tabac, de l'alcool, d'une conduite insouciance et du réchauffement climatique. Les participants ayant respiré de l'ocytocine ont donné 56% d'argent en plus aux causes présentées dans ces annonces que ceux ayant inhalé un placebo. D'accord pour les dangers du tabac et de l'alcool, mais qu'en est-il de causes et de produits moins consensuels ? Apparemment les conclusions seraient les mêmes.

« Nos résultats montrent pourquoi les chiots et des bébés figurent dans les publicités de papier toilette, » explique l'un des chercheurs. » Cette enquête suggère que les annonceurs utilisent les images qui nous poussent à produire de l'ocytocine pour nous donner confiance en un produit ou une marque et augmenter ainsi les ventes ».

Autrement dit l'ocytocine renforce notre confiance en notre petit clan et fournit de surcroît du temps de cerveau disponible aux annonceurs.

<http://www.sciencedaily.com/releases/2010/11/101115160404.htm>

D'autres molécules ont été considérées comme « empathogènes », par exemple le MDMA, plus connu sous le nom d'ecstasy, un produit parfaitement illégal.

<http://www.sciencedaily.com/releases/2010/12/101215082936.htm>

Un neurotransmetteur comme la sérotonine serait, lui, en mesure de réguler nos rapports sociaux et nos jugements moraux.

<http://mindblog.dericbownds.net/2010/10/serotonin-regulates-our-moral.html>

Au final, la réponse viendra peut-être d'approches mixtes combinant les espoirs de la chimie, les nouvelles formes d'art et les interfaces futuristes avec les techniques ancestrales pratiquées en Orient. James Hugues, ancien moine bouddhiste, s'est associ e à Michael LaTorra, lui-même moine zen, et George Dvorsky, bouddhiste convaincu, pour lancer au sein de l'IEET (Institute for ethics and emerging technologies) le projet « cyborg buddha ».

<http://ieet.org/index.php/IEET/cyborgbuddha>

S'il existe déj à beaucoup de recherches en « neuroth eologie » sur les bienfaits de la méditation, le projet cyborg buddha en diffère et se rapproche davantage des travaux sur l'empathie. La question posée par James Hugues consiste en effet à se demander si la technologie, et singulièrement les neurosciences, seraient en mesure de nous aider à cultiver les «  o perfectiones » paramitas du bodhisattva, lesquelles sont, respectivement : la g enerosit e, l'honn et ete la tolérance, l'énergie, la concentration et la sagesse. Toutes qualités qui s'appliquent bien à un empathie comme la conseillère Deeana Troy !

Internet, au-delà de l'empathie

Serge Soudoplatoff

Formes technologiques, formes sociales

Les objets technologiques et les formes sociales obéissent à des fondamentaux opposés, empruntent des chemins qui se croisent et se séparent, entretiennent des relations très paradoxales.

La science, et la technologie, construisent des corpus de connaissances qui s'alimentent des réflexions, théories, et découvertes qui les précèdent. Einstein n'a pas nié Newton, il a affiné ses théories afin de les rendre cohérentes avec la pensée, les mesures et les observations de l'époque. La météorologie s'est constamment améliorée, passant du « il pleut » il y a deux mille ans (« il » étant le Dieu) à la modélisation des couplages océans - atmosphère. La science et la technologie ne cessent de progresser, de construire des connaissances nouvelles qui permettent, à chaque fois, d'appréhender plus finement nos environnements quotidiens, et de les transformer.

Grâce à cette constante amélioration, nous avons pu construire des machines sophistiquées qui sont des extensions de nos muscles, de notre mémoire, puis de notre corps. Elles nous transportent à l'autre bout du monde, mais nous amènent tout autant l'autre bout du monde dans notre maison. Elles sont les supports de nos rêves, les soutiens de nos réalités. On peut les critiquer, désirer la décroissance, tenter de stopper « le progrès », in fine, très peu sont ceux qui ont le courage de vivre sans les utiliser.

À l'inverse, les formes sociales sont relativement immuables. Nous aimons, nous détestons, nous adorons, nous haïssons, nous aidons, nous rejetons, aujourd'hui, avec probablement les mêmes passions, les mêmes enthousiasmes, les mêmes joies, les mêmes envies, les mêmes douleurs, les mêmes craintes, et les mêmes dégoûts qu'il y a deux mille ans.

Nous autres, êtres humains, navigants dans l'éther sur notre vaisseau spatial de 7 milliards de cosmonautes, nous passons notre temps à explorer, à visiter et à revisiter les mêmes sentiments et les mêmes relations, nos rapports aux machines, à la nature, à la vie, aux autres. Nous

sommes inventifs en technologie, mais nous le sommes beaucoup moins dans le domaine du social. Nous parcourons sans cesse les mêmes chemins tortueux, en répétant les mêmes erreurs, parce que notre faiblesse sentimentale et relationnelle nous empêche de vraiment capitaliser sur les nombreuses expériences pas toujours agréables que la cruelle flèche du temps a infligé à nos ancêtres, à nos concitoyens. Nous n'apprenons qu'à peine au travers de notre propre expérience, et très peu au travers de celles des autres ; c'en est vraiment pathétique.

S'il n'y a que peu de progrès dans les formes sociales, dans les relations affectives, dans nos rapports aux autres, ceci est peut-être, finalement, rassurant. Au moyen-âge, l'amour était considéré par certains médecins comme une maladie obsessionnelle. Si les relations sociales obéissaient aux mêmes règles que la science, il ne nous serait alors devenu impossible, après le moyen-âge, de commettre cette stupide erreur qui est de tomber amoureux, et nous aurions perdu au passage plusieurs œuvres magnifiques inspirées par ce sentiment.

Alors, s'il n'y a pas de progression, d'où tirons-nous le désir de continuer de vivre, comment faisons-nous pour ne pas succomber à la répétition banale du quotidien ? Ce qui change, et nous donne le désir d'exister, est le contexte, l'environnement, et son serviteur diabolique, le hasard. Que nous soyons nomades, ou sédentaires, nous avons besoin d'un univers en mouvement. Le nomade cherche de nouveaux horizons, des nouveaux challenges. Le sédentaire cherche à approfondir son geste, à le parfaire à l'identique indépendamment des variations de l'environnement, pour atteindre la création ultime. Mais les deux ont besoin du hasard, qui ne cesse de nous jouer des tours, de nous surprendre, de nous remettre en question, ce hasard qui vient étymologiquement de l'arabe al zahr qui est le dé à six faces. Oui, la nature aime bien jouer aux dés ; heureusement. Les situations sans hasard sont mortelles ; le prisonnier sait bien que ce dont il est privé avant tout, c'est de la possibilité que quelque chose d'inattendu se produise. Alors, lorsque nous sommes privés de hasard, nous nous évadons, nous rêvons de nouvelles opportunités, de nouveaux contextes.

Ce hasard, qui façonne le contexte, est d'origine multiple ; ce peut être l'extraordinaire combinatoire de la vie, qui a su créer une magnifique diversité à partir d'une centaine d'atomes différents et de quelques dizaines de constantes fondamentales, ou bien ce peut être une résultante inattendue de la combinatoire de l'œuvre humaine, qui repose pour beaucoup sur, justement, les évolutions technologiques. La technologie, comme la biologie, est capable de créer de l'exaptation, cette capacité de la nature à inventer des nouveaux usages totalement inattendus.

La société de l'interaction et de la complexité

Pour vivre pleinement, nous avons besoin des formes technologiques, et des formes sociales. Non seulement la vie sans l'une des deux composantes serait difficilement vivable, mais,

depuis le début des temps de l'être humain pensant, une co-construction s'est effectuée entre l'homme et la technologie. André Leroi-Gourhan, dans ses travaux, a montré ce rapport : « la main forge l'outil, et l'outil forge l'Homme ». La technologie n'est donc ni un Dieu ni un Diable, elle est présente pour nous aider à franchir des étapes importantes, à résoudre des problèmes nouveaux qui sont, si souvent, posés par les nécessaires mutations de l'environnement.

Nous avons la chance de vivre en ce début de millénaire une révolution fondamentale, basée sur une technologie, ou plutôt un ensemble cohérent de technologies, qui impacte fondamentalement notre rapport au savoir, à la connaissance, aux autres : Internet. S'il fallait se lancer dans le difficile exercice de présenter Internet en une phrase, nous dirions que c'est ce qui permet de transformer une somme d'intelligences individuelles en une intelligence collective. Internet est avant tout un outil systémique : il réalise le célèbre passage macroscopique de « la somme des parties » au « tout », cher aux systémiciens.

Le fondement d'Internet est le paradigme du peer to peer, du « pair à pair ». Le principe fondamental sous-jacent à sa construction était que chaque ordinateur du réseau puisse discuter avec un autre ordinateur. Les médias traditionnels, la radio, la télévision, la presse, sont en mode diffusion, racontant une information unique qui est délivrée de manière descendante à qui l'entend, et la consomme. Internet, qui est un réseau neutre, du moins tant que les hommes politiques et les opérateurs de télécommunication le laissent tranquille, véhicule l'information qui est souhaitée à celui qui la demande. Il réalise ainsi la prédiction de Mc Luhan : « nous allons passer d'une civilisation de médias chauds et de spectateurs froids à une civilisation de médias froids et de spectateurs chauds ».

Pourquoi, parmi toutes les révolutions technologiques, Internet est-elle si importante ? Quel est le problème de société qu'Internet permet d'adresser, dans le sens de la co-construction de Leroi-Gourhan ? De même que l'alphabet a permis aux sociétés paysannes de se constituer, de même que l'imprimerie a permis l'essor du monde industriel, Internet nous aide à rentrer dans une nouvelle ère. Quelle est-elle ? Est-ce la société de l'information ? Le besoin d'information n'est pas nouveau, et bien avant la presse ou la télévision, des conteurs passaient de village en village et disaient les nouvelles. Est-ce la société de la connaissance ? Depuis la nuit des temps, les humains s'informent, et gèrent des connaissances. Quinze mille ans av. J.-C., les hommes préhistoriques possédaient des savoir-faire innovants qui se propageaient dans l'Europe entière, en quelques mois seulement.

Parmi toutes les ruptures que nous vivons, le grand bouleversement de ces dernières années est l'accroissement de la population. Nous sommes, en 2011, un collectif de bientôt sept milliards d'êtres humains. Ceci est extrêmement récent, nous n'étions qu'un milliard et demi il y a un siècle. Mais surtout, ce collectif d'humains passe son temps à interagir : nous travaillons de plus en plus en équipe, nous sortons de plus en plus ensemble, nous partageons de plus en plus de moments. Ceci n'est pas nouveau, mais s'est accru récemment. Le fameux « huit

heures - midi, deux heures - six heures », qui donnait le tempo du travail après la Seconde Guerre mondiale, a volé en éclats. Les journées des travailleurs de la connaissance sont scandées de moments différents, alternance de moments sédentaires et de voyages, remplies de rencontres, faites de multiples projets, sous-projets. Ce mode de travail a un impact sur tous les autres, car il en est le créateur, le designer, le supporteur. In fine, tout ceci génère beaucoup d'interactions.

Pour nous aider à gérer ces interactions, nous avons dans un premier temps construit des machines : agendas électroniques, bases de données, tableurs, etc. Mais les machines nous aident aussi à aller plus loin, plus vite, plus nombreux, et doivent donc fonctionner plus rapidement, et plus collectivement. Non seulement nous interagissons avec ces machines, mais elles doivent également interagir entre elles ; d'ailleurs, certaines étaient déjà en réseau, même avant Internet.

Un des invariants les plus fascinant de notre monde est le temps moyen que passe un citadin dans les transports. Non seulement il est le même dans la plupart des grandes capitales du monde, une heure et demi, mais les historiens nous disent qu'il est le même depuis le moyen-âge. En revanche, la quantité d'interactions que contient cette heure et demie est maintenant énorme. Nous envoyons des emails, des messages, nous lisons des journaux, nous écoutons la radio, nous appelons nos relations, puis nous leur envoyons des textes, et maintenant nous twittons et nous foursquarons.

Ce collectif de sept milliards d'individus, plus les ordinateurs, téléphones, PDA, et autres objets de plus en plus connectés, forme un système complexe, la complexité étant la propriété d'un système qui a de multiples liens pouvant engendrer dans le temps une gigantesque combinatoire d'interactions potentielles.

La société dans laquelle nous entrons est « la société de l'interaction ». Son problème fondamental est la gestion de la complexité, et, pour cela, nous avons besoin d'un outil. Et c'est justement à ce moment qu'arrive Internet : un ensemble d'outils plus ou moins sophistiqués qui permettent, à condition de s'en servir correctement, de gérer la complexité. Comment ? En rationalisant la transmission de l'information : tout ce qui peut être fait en mode « pair à pair » est une optimisation par rapport aux systèmes hiérarchiques qui comportent de nombreux goulots d'étranglement ne permettent pas de bien gérer la complexité. Les réseaux maillés sont plus efficaces que les réseaux hiérarchisés ; et surtout, sont bien plus résistants au stress. Ceci a été démontré lors des attentats du 11 septembre, et aussi lors du tremblement de terre en Haïti ; dans les deux cas, Internet était le seul réseau à avoir continué de fonctionner, même s'il était en mode dégradé. Mais les systèmes humains sont pareils : en réseau, et en mode coopératifs, ils sont plus efficaces pour gérer la complexité. La société que nous sommes en train de créer sera basée sur les valeurs de coopération, et privilégiera l'équipe plus que la somme des individus. Internet est son outil.

Internet n'est pas le web. Internet est né sur le plan théorique dans les années 1960, alors que le Web est né au début des années 1990. Le web représente même une légère régression par rapport à Internet, puisqu'il quitte le principe du peer to peer pour aller vers une architecture client serveur. En 1990, nous sommes passés de la logique où chacun accède à l'ordinateur d'un autre à celle où chacun accède à des données sur des serveurs. Ce qu'on appelle le web2.0 est un retour au fondamental, il s'agit d'interagir avec d'autres au travers d'une interface web. Ces interactions peuvent prendre de multiples formes, et se situer dans plusieurs lieux, que ce soient des réseaux sociaux, des forums de discussion, des services de localisation, etc. Les fondamentaux sont néanmoins retrouvés : Internet est vraiment l'outil de la communauté.

Vers une harmonie du sensitif et du rationnel

Parce qu'il est l'outil qui permet à la communauté de fonctionner efficacement, il serait tentant alors de dire qu'Internet favorise une société de l'empathie. Mais peut-on avoir de la sympathie pour l'empathie ? En première analyse, être opposé à toute forme d'empathie pourrait être interprété comme de l'égoïsme. Mais qu'est-ce que l'égoïsme ? Un de mes amis disait : « un égoïste, c'est quelqu'un qui ne pense pas à moi. Comme je pense souvent à moi, je ne suis donc pas un égoïste. » CQFD.

L'empathie, c'est essayer d'être « dans la peau d'un autre », de se mettre à sa place, de réagir à l'environnement comme si l'on était lui, mais surtout, pour reprendre l'étymologie, de souffrir comme si on était en lui. Cette abnégation apparente cache une réalité redoutablement difficile. L'empathie est contraire à ce qui fait notre personnalité profonde ; nous obligeant à changer nos fondamentaux, elle demande un énorme effort. Transformer sa culture, ses croyances, ses valeurs, pour être autrui, est un geste extrêmement difficile. « Je » n'est pas si facilement un autre. L'empathie demande donc énormément d'énergie, avec la conséquence d'en devenir apathique, une posture pas très sympathique. Rien n'étant pire que l'indifférence, devons-nous en conclure que l'empathie est un sentiment qui amène, in fine, à être antipathique ?

Quittons l'émotionnel. Quel serait un équivalent rationnel de l'empathie ? Pourquoi pas l'entraide, un geste lui aussi fondamentalement important. Quelqu'un qui est dans le désespoir le plus profond attend-il de l'empathie, qu'on pleure avec lui sur son épaule dans une immense souffrance synchrone, ou bien souhaite-t-il une aide efficace ? Ne lui est-il pas plus utile d'avoir quelques éléments pragmatiques de compréhension de sa situation, du contexte, de posséder quelques clés primaires pour trouver une solution à ses problèmes, et, in fine, d'être « secoué » s'il ne met pas en œuvre les préconisations ? Mais, au bout du compte, pourquoi ne pas lui offrir les deux, le pragmatique et les sentiments ? Un bon médecin est à la fois à l'écoute, et possède un savoir-faire qu'il met en œuvre pour nous aider à résoudre notre problème. Il est à la fois rationnel et sensible, compétent et empathique.

Le même constat se fait dans beaucoup de lieux communautaires dans le réseau : Internet permet de véhiculer à la fois le rationnel et le sensoriel, le cerveau gauche et le cerveau droit, la réflexion, et l'empathie. Ceci est vrai dans tous les endroits « 2.0 » sur le net, allant de forums de discussion aux réseaux sociaux, en passant par les environnements immersifs comme Habbo Hotel, ou Second Life, tout comme les jeux massivement multijoueurs, tel World of Warcraft. Un des concepts clés de l'Internet, à savoir « Quand je ne sais pas, je demande. Quand je sais, je partage » explique les engagements communautaires, que l'on trouve depuis les forums de discussion jusqu'à Wikipedia, qui est la plus grande rupture produite par Internet, en passant par les réseaux sociaux géolocalisés ou le micro blogging. Mais, en sus de l'entraide, on y trouve aussi de la passion, de la compassion, de la dispute, de la violence parfois, bref, de la chaleur humaine sous toutes ses formes. Mais, dans les bons lieux, cette passion s'auto-régule, généralement par introduction de rationnel.

Internet est un gigantesque simulateur des liens sociaux. C'est en ce sens qu'il permet de faire face à la complexité du monde, puisqu'il nous permet de tester, d'essayer, de pratiquer avec une grande finesse. Beaucoup de passionnés de jeux en réseaux, les « hardcore gamers », se révèlent être d'excellents chefs de projet ; ayant eu à gérer des situations humaines parfois délicates, pouvant conduire à la disparitions des avatars dans le jeu, et à l'ire des autres joueurs de l'équipe, ils sont bien entraînés à gérer les difficiles subtilités d'une équipe. Un des plus gros impacts de l'Internet se situe sur la relation au savoir, et sur l'apprentissage. Les formes pédagogiques traditionnelles, telles que nous les avons vécues jusque récemment, sont essentiellement basées sur le rationnel. Elles trouvent avec Internet un paradigme et une technologie à la fois disruptive mais aussi potentiellement porteuse de nouvelles méthodes, de nouvelles pratiques pédagogiques. Internet est quelque part la revanche de Socrate, qui refusait l'écrit car il ne véhiculait que l'illusion de la connaissance. Nous sommes tous des péripatéticiens en puissance.

L'apprentissage est basé sur des interactions. L'enseignement scolaire repose sur l'idée d'une universalité transmise au travers d'un maître en mode diffusion, comme la télévision. L'empathie est une relation en « peer to peer », si l'on postule le lien avec la théorie des neurones miroir. Les neurones miroirs autorisent une forme d'apprentissage basé sur la mimétique. Internet en tant que gigantesque simulateur de relations sociales, est une technologie miroir de la mimétique, un formidable vecteur de soutien à la mémétique. Les mêmes mêmes qui mènent les élèves dans des échanges parfois autopoïétiques deviennent des supports pédagogiques qui nécessitent du rationnel, sans lequel elles risquent de devenir des légendes urbaines qui éloignent de la maïeutique...

Le problème de l'empathie, tout comme celui de l'apprentissage, est alors de trouver la bonne distance, entre ne plus être soi-même, mais ne pas forcément être l'autre. Il n'est pas facile d'être distinct sans être distant. Internet qui, quelque part, abolit la distance, nous autorise

cette subtilité. Dans les débuts de l'internet grand public, dans les années 1995, les noirs américains disaient : « Internet, c'est génial, personne ne sait que je suis noir ». Ils pouvaient ainsi participer à des communautés en ligne, sans qu'il y ait de barrière raciste à l'entrée. C'est donc bien le problème de la frontière qui est posé, frontière qu'Internet déplace sans vergogne, au point que l'on pourrait presque remettre en cause les frontières physiques ; il faut rappeler d'ailleurs que le concept de passeport est très récent, il date d'un siècle à peine. Internet va jusqu'à bousculer la frontière entre la vie professionnelle et la vie privée, et remet au goût du jour une autre frontière plus importante, celle de la vie intime. Tout comme l'empathie nous pose la question d'être l'autre sans être l'autre.

Mais Internet nous permet, à l'inverse, de réaliser un vieux rêve : être multi-identitaire. À part facebook, qui nous force non seulement à être mono identitaire, mais à être vraiment nous-mêmes (il est interdit de se faire passer pour quelqu'un d'autre), nous n'avons aucun problème à être différent selon les contextes : dans un forum de passionnés de photographie, dans un forum de voyages, dans une communauté professionnelle, dans un site de rencontres, dans second life. Puisqu'Internet nous permet d'être multi-identitaire, pouvons alors devenir quelqu'un d'autre? Il s'agirait alors de vol d'identité, de quoi devenir schizophrène.

La schizophrénie a souvent pour origine, nous dit Bateson, une injonction paradoxale. Or, dans une approche uniquement analytique, il est très facile de créer des injonctions paradoxales. J'ai vu des managers dire à leurs salariés « tu es très bon, mais je ne t'augmente pas ». En voici un exemple parfait, provenant d'une incohérence du sens entre le message véhiculé par le canal sensoriel (tu es très bon), et le message véhiculé par le canal rationnel (je ne t'augmente pas). Une des quêtes de ce siècle sera la réconciliation entre les canaux sensoriels et rationnels. L'empathie n'est rien sans raison. La raison n'est rien sans les sentiments.

Internet serait alors le média « réconciliateur », celui qui nous permet d'aborder plus sereinement ce nouveau monde, ce vaisseau spatial à sept milliards d'individus, demain huit, neuf, dix... Car, si l'on veut participer à la construction de ce monde, co-crée une œuvre collective, peut-être faudrait-il déjà commencer par être en paix avec les diverses composantes de soi-même.

C'est peut-être cette nouvelle forme d'empathie qu'il faut considérer : traiter d'abord non pas la souffrance des autres, mais la sienne. Proposons une méthode : tel narcisses, googélisons-nous chaque matin, regardons-nous dans les réseaux sociaux, soyons content de nos interventions dans les forums. Internet est le remède, et permet d'exprimer une forme nouvelle « d'égopathie », qui sera le point d'entrée fondamental pour pouvoir alors être au service des autres, dans les diverses communautés.

De même que Science sans conscience n'est que ruine de l'âme, empathie sans entraide n'est que cuisine banale... Internet, parce que c'est un réseau neutre, permet de véhiculer

dans une harmonie universelle le rationnel et l'émotionnel. Cette faculté de reconstruction de nos identités déchirées est peut-être l'un des enjeux les plus importants de notre monde actuel. Le réseau en contient la cure, à nous de prendre en main toutes nos souffrances, et, non pas de les contredire, mais de les sublimer ; car il est toujours préférable de dissoudre un problème que de le résoudre. De la paropathie à la métopathie, en quelque sorte.

Empathie : le danger des mystifications

Serge Tisseron

L'empathie semble bien placée pour devenir le dernier concept à la mode. Mais pourquoi tant d'engouements ? Parce que nous avons tous envie d'y croire ! Et pour rendre l'empathie encore plus désirable, certains auteurs, comme Jeremy Rifkin, n'hésitent pas à la caricaturer et à la présenter comme une formidable force altruiste. Pourtant, les diverses recherches menées actuellement en neuro physiologie sont formelles : si l'empathie est bien la capacité de percevoir les états mentaux de l'autre, elle n'est pas la tendance à s'en préoccuper. Telle est la première mystification qu'entretient l'ouvrage de Jeremy Rifkin. La seconde est de nous faire croire que les technologies numériques augmenteraient les capacités empathiques de l'humanité. Pour comprendre ces deux mystifications, commençons par définir l'empathie.

1. Les trois étages de l'empathie (figure 1)

Tout d'abord, l'empathie n'est ni la sympathie, ni la compassion ni l'identification. Dans la sympathie, on partage en effet non seulement les mêmes émotions, mais aussi les valeurs, les objectifs et les idéaux de l'autre. C'est ce que signifie le mot « sympathisant ». La compassion, elle, met l'accent sur la souffrance. Elle est inséparable de l'idée d'une victime et du fait de prendre sa défense contre une force hostile, voire une agression humaine. Son principal danger est qu'elle fait peu de place à la réciprocité, et s'accompagne même parfois d'un sentiment de supériorité. Enfin, l'identification n'est que le premier degré de l'empathie, qui en comporte trois.

L'empathie peut en effet être représentée sous la forme d'une pyramide constituée de trois étages superposés, correspondant à des relations de plus en plus riches, partagées avec un nombre de plus en plus réduit de gens (Tisseron S., 2010).

Le premier de ces étages est l'empathie directe (ou unilatérale). Elle correspond à ce qu'on appelle plus couramment identification. On pourrait aussi l'appeler « identification », dans la mesure où personne ne peut vraiment se mettre à la place d'autrui. On peut donc la définir plutôt comme la capacité de changer de point de vue sans s'y perdre. Ses bases sont neurophysiologiques et elle est toujours assurée, sauf difficultés liées à l'existence de troubles

envahissants du développement (autisme). Elle a deux composantes car elle consiste à la fois à comprendre le point de vue de l'autre (c'est l'empathie cognitive) et ce qu'il ressent (c'est l'empathie émotionnelle). L'empathie apparaît chez le bébé dès la deuxième année, aussitôt qu'il est capable de faire la distinction entre l'autre et lui. Certains auteurs placent cette distinction vers le premier mois (Stern D., 1989). Les animaux aussi en sont capables (De Waal F.), mais l'être humain se caractérise par une exceptionnelle capacité de faire servir ses capacités d'empathie à ses intérêts personnels. La compréhension émotionnelle et cognitive qu'il a de l'autre est alors utilisée pour le manipuler, voire l'éliminer.

Le second étage de l'empathie est l'empathie réciproque. C'est le fait de traiter autrui comme soi. A la différence de l'empathie directe, ses bases sont éthiques. Elle fonde la réciprocité. Non seulement je m'identifie à l'autre, mais je lui accorde le droit de s'identifier à moi, autrement dit de se mettre à ma place et, ainsi, d'avoir accès à ma réalité psychique, de comprendre ce que je comprends et de ressentir ce que je ressens. Elle concerne la qualité émotionnelle de la relation. Nous percevons les autres hommes comme pourvus de sensibilité au même titre que nous et non pas comme de simples choses. Toute relation qui implique cette dimension de la reconnaissance « ne construit pas fictivement son objet, mais le saisit dans tous les aspects de sa particularité concrète » (Honneth A. 1998). Cette reconnaissance mutuelle a trois facettes : reconnaître à l'autre la possibilité de s'estimer lui-même comme je le fais pour moi (c'est la composante du narcissisme) ; lui reconnaître la possibilité d'aimer et d'être aimé (c'est la composante des relations d'objet) ; lui reconnaître la qualité de sujet du droit (c'est la composante de la relation au groupe). Le regard et les échanges mimiques et gestuels y jouent un rôle essentiel.

Enfin, le troisième étage de l'empathie est l'intersubjectivité. Elle consiste à reconnaître à l'autre la possibilité de m'éclairer sur des aspects de moi-même que j'ignore. C'est ce que je nomme l'« empathie extimisante », pour la rapprocher de la notion d'extimité (Tisseron, 2001). Celle-ci, rappelons-le, consiste à proposer à un public plus ou moins large certains fragments de soi jusque là protégés du regard d'autrui (et donc gardés intimes) pour en faire reconnaître la valeur et les valider. Ce désir de validation par le regard d'autrui trouve son origine au début de la vie lorsque le bébé cherche une approbation de lui-même dans les yeux de sa mère. Il nous accompagne ensuite tout au long de la vie, et il trouve aujourd'hui dans les nouvelles technologies un support privilégié d'expression et de mise en scène (Tisseron S., 2008). Dans tous les cas, il suppose que je reconnaisse à autrui le pouvoir de m'informer utilement sur des aspects de moi-même encore inconnus de moi. Il ne s'agit plus seulement de s'identifier à l'autre, ni même de reconnaître à l'autre la capacité de s'identifier à soi en acceptant de lui ouvrir ses territoires intérieurs, mais de se découvrir à travers lui différent de ce que l'on croyait être et de se laisser transformer par cette découverte.

L'empathie est donc bien plus qu'un partage des vécus. La façon dont chacun éprouve ce que l'autre ressent n'en constitue que le premier étage. Dans sa forme complète, elle fait

intervenir non seulement les sentiments éprouvés « pour » l'autre et « avec » lui, mais aussi la conviction partagée d'une complémentarité. L'empathie complète est autant intimité que réserve, abandon que discrétion.

2. Les menaces sur l'empathie

Quand on passe de l'empathie directe à l'empathie réciproque, puis à l'empathie extimisante, la qualité de la relation augmente, mais le nombre d'interlocuteurs se réduit. Il serait évidemment souhaitable que nous puissions établir cette forme de relation avec le plus grand nombre possible d'interlocuteurs, mais de puissants facteurs s'y opposent, liés à la fois aux conditions de développement du nouveau né, à l'histoire de chacun, et aux conditions sociales.

2.1. Les conditions du développement précoce

L'aptitude de l'être humain à une empathie complexe et sa capacité à s'en affranchir ont une seule et même cause. Il s'agit de l'exceptionnelle prématurité du bébé humain et de la longue dépendance qui en résulte. Son assujettissement à la personne qui le maternelle lui apprend à se rendre particulièrement réceptifs aux états émotionnels d'autrui, mais en même temps, il développe l'inquiétude d'être contrôlé et manipulé par les émotions des autres. En pratique, à chaque fois que l'angoisse d'intrusion liée aux expériences précoces de la petite enfance est réactivée, la résonance émotionnelle qui permet d'éprouver les émotions d'autrui est suspendue. L'empathie relationnelle est du même coup retirée. Mais parallèlement, toutes les ressources de l'empathie cognitive sont mobilisées pour échapper au danger d'une manipulation par autrui et tenter de le contrôler.

2.2. L'histoire personnelle de chacun

Le fait qu'un enfant bascule plutôt du côté de l'empathie ou de l'emprise est d'abord lié à la possibilité qu'il a eue de vivre l'illusion de toute puissance et d'y renoncer, en limitant notamment son emprise à son territoire d'intimité. Si le jeune enfant se voit reconnaître très tôt son intimité et ses goûts, il aura moins l'angoisse d'être manipulé. A l'inverse, plus il est victime de tentatives de contrôle de la part de son entourage et plus il risque de développer plus tard l'angoisse d'être manipulé, et le désir de manipuler autrui pour s'en protéger.

Figure 1 : Les 3 étages de l'empathie

2.3. L'organisation sociale

L'organisation de la vie sociale joue aussi un rôle essentiel dans la capacité de rendre disponible à l'empathie car l'histoire de chacun entre en résonance avec elle. Tout ce qui

accroît l'insécurité favorise la tendance à réduire sa capacité d'empathie à ceux qui sont le plus proche de nous ou paraissent le plus nous ressembler. C'est pourquoi il faut veiller à éviter tout ce qui nous amène à considérer nos semblables comme des gens qui n'auraient pas de point commun avec nous. En ce sens, les procédures d'évaluations sont extrêmement préoccupantes. Dès qu'on évalue quelqu'un, on est dans le camp des évaluateurs tandis que l'autre est dans le camp des évalués, ce qui ruine l'empathie. La grande menace, c'est la conjonction d'une insécurité psychologique enracinée dans la psyché de certains individus avec un pouvoir politique et social qui joue sur elle pour pointer un adversaire.

3. Le pouvoir ambigu des TIC

Après le fait de nous présenter l'empathie comme une force naturellement altruiste, Jeremy Rifkin nous incite à croire que les technologies numériques augmenteraient tout aussi naturellement les capacités empathiques de l'humanité. En réalité, ces technologies sont mobilisées autant au service du lien que de la fuite, entre link et leak, et elles peuvent servir au meilleur comme au pire. Là encore, Jeremy Rifkin ne voit que la moitié du problème. Ces technologies peuvent stimuler la communication et l'empathie, c'est vrai, mais aussi provoquer un retrait émotionnel et favoriser la manipulation et le désir d'emprise. Donnons-en rapidement quelques exemples.

3.1. Le risque de la surexcitation empathique

L'omniprésence des médias a pour conséquence que des informations nous parviennent en permanence du monde entier, de telle façon que nous sommes sans cesse invités à éprouver de l'empathie pour les victimes. Or l'empathie n'a pas qu'une dimension affective qui consiste à nous rendre sensible à la souffrance d'autrui, elle a aussi une dimension cognitive qui consiste à comprendre et une dimension comportementale qui consiste à agir pour transformer la situation. Or nous avons en général de grandes difficultés à comprendre les enjeux des situations qui nous arrivent (rappelons nous l'accident de la centrale nucléaire japonaise et l'affaire DSK) et nous ne pouvons en plus rien faire par rapport à elles. C'est pourquoi les émotions qui nous envahissent et nous sidèrent finissent par épuiser notre affectivité et par émousser notre réactivité. Pour nous protéger, nous nous installons dans un état de retrait émotionnel qui est justement le contraire de l'empathie.

3.2. Le stress des nouvelles technologies

La vie quotidienne exerce sur chacun d'entre nous une pression de plus en plus forte : répondre aux courriels comme à la sonnerie de nos téléphones portables, essayer tous les nouveaux produits et tous les nouveaux logiciels que notre fournisseur d'accès sur Internet et en téléphonie mobile nous promet, répondre à nos nouveaux amis sur Facebook, entretenir une vie sociale sur Twitter, etc. Une grande partie de nos jours et de nos nuits se trouve placée sous le signe de l'urgence, et il est souvent difficile, dans ces conditions-là, de rester empathiques vis-à-vis

de ceux qui sont physiquement proches de nous.

3.3. La tentation de la surveillance réciproque

La vidéo surveillance se généralise et semble banaliser les procédures de surveillance entre conjoints, parents et enfants, patrons et employés... C'est la généralisation de la surveillance réciproque (Tisseron S., 2001). Mais qui surveille peut craindre d'être surveillé. C'est pourquoi les nouvelles technologies, souvent désirées pour se sentir plus « tranquille », risquent de creuser une insécurité toujours plus grande. Le danger est que personne ne fasse plus confiance à personne et que personne ne soit non plus jamais rassuré des preuves qu'il obtient. Cette nouvelle philosophie risque d'avoir des conséquences dramatiques sur la communication, et donc sur l'empathie.

3.4. Les réseaux sociaux et sites de rencontre

Celui qui veut rencontrer l'âme sœur sur Internet doit d'abord s'observer lui-même pour créer son « profil ». Puis le logiciel vous dit quand vous pouvez vous engager en vous informant, en même temps que votre partenaire potentiel, du pourcentage de chances que vous avez de constituer un couple « réussi ». Comment l'âme esseulée qui cherche partenaire stable, là-bas, quelque part sur la toile, pourrait-elle résister à pareil pronostic ? Mais quelle place pour l'empathie ? Tous les espaces dans lesquels les internautes sont invités à construire leurs pages personnelles avant d'interagir les invitent à considérer leurs propres émotions comme des choses et par extension celles des autres internautes. Sans parler de la façon dont les nouveaux réseaux sociaux sont aujourd'hui des espaces de falsification d'identité, de propagation de fausses nouvelles et même de cyber harcèlement, qui touche 10% des collégiens.

4. Apprendre l'empathie

Ceux qui prétendent que nous entrerions dans l'empathie confondent donc le mot et la chose. Pendant longtemps, c'est vrai, le mot d'empathie n'existait pas, mais l'empathie existait bien, comme elle existe d'ailleurs chez les animaux, car sinon, l'espèce humaine aurait rapidement disparu ! C'est pourquoi ce serait une erreur grave de croire qu'elle apparaîtrait au moment où le mot commence à être utilisé, dans le courant du XVIII^e siècle. Et c'est même le contraire qu'on pourrait envisager : le mot serait apparu au moment où la chose disparaissait. Dans les cultures traditionnelles, en effet, la famille, et ces formes de familles élargies que sont les clans, n'abandonnent jamais les individus qui les constituent. Quiconque respecte les règles du clan est assuré d'y rester intégré et soutenu. Or c'est ce contrat tacite que la révolution industrielle a brisé, en jetant sur les routes, puis dans l'anonymat des villes, un grand nombre de paysans ruinés par l'essor du capitalisme, assurant du même coup le succès des mouvements mafieux qui prétendent placer cette solidarité clanique avant toute autre considération. Les romans

de Balzac et de Zola nous racontent ce passage d'un monde où la solidarité n'était pas un vain mot à un autre qu'une certaine lecture de Darwin a légitimé comme celui de la lutte de chacun contre tous. Le mot d'empathie, créé par un mouvement romantique dont on sait par ailleurs le goût pour la nostalgie, pourrait bien avoir eu pour but de nommer, pour tenter de le réactiver, ce que certains intellectuels de l'époque imaginaient avoir été l'âge d'or de l'humanité. Tentation dont témoigne notamment le « bon sauvage » de Rousseau et son état d'harmonie supposée avec les autres et le monde.

Aujourd'hui, la révolution numérique et la montée des pays émergents créent une crise semblable à celle de la révolution industrielle. Le pacte de stabilité patiemment mis en place entre le milieu du XIX^e siècle et le milieu du XX^e est rompu. Le mouvement de décomposition familiale lié aux unions provisoires et aux divorces de plus en plus nombreux conduit à l'isolement un nombre croissant de gens, tandis que la précarité économique n'épargne plus personne, et que des retraites patiemment constituées partent en fumée. Il ne reste plus à chacun qu'à croire qu'un fil invisible le réunit à ses semblables de telle façon qu'il trouvera toujours quelqu'un pour lui venir en aide. Bref, il ne reste plus qu'à faire confiance à l'empathie, et à s'imaginer pouvoir bénéficier de la sollicitude humaine pour la seule raison que je suis un homme parmi les hommes. C'est bien entendu une illusion, mais nous voyons combien elle est de plus en plus nécessaire. Et c'est là que Jeremy Rifkin nous mystifie : le mot d'empathie a une histoire dont il nous parle fort bien, mais il a aussi une utilité dont il ne nous dit rien ! Or c'est cette utilité psychique, et aussi politique, qui explique aujourd'hui que le mot flambe. Pour atténuer notre inquiétude de nous sentir entrer dans un monde de plus en plus dérégulé.

La vérité est qu'il n'y a pas plus d'empathie aujourd'hui que par le passé, ou plutôt, que rien ne nous permet de l'affirmer. En revanche, nous savons bien mieux qu'hier à quoi mène son défaut : les grands massacres du XX^e siècle sont là pour nous le rappeler. Mais nous savons aujourd'hui qu'elle peut s'apprendre, notamment par le jeu qui invite à se mettre à la place de l'autre (Tisseron S., 2010). C'est pourquoi nous serions impardonnables de ne pas nous préoccuper de la développer, et cela dès le plus jeune âge.

Pour y parvenir, nous avons mis au point, puis expérimenté avec succès², un protocole de jeu de rôle susceptible d'être pratiqué par les enseignants des classes maternelles après une formation de trois journées réparties sur l'année. Nous avons appelé ce protocole le Jeu des Trois Figures par allusion aux trois personnages présents dans la plupart des histoires regardées et racontées par les enfants : l'agresseur, la victime et le redresseur de torts.

Il peut être utilisé par des éducateurs de jeunes enfants et a également été utilisé avec succès dans des classes de CP. Mais c'est en classe maternelle que ce jeu a le plus de sens. Il remplit en effet cinq des six objectifs que les programmes français fixent à l'école maternelle : s'approprier le langage, apprendre les règles de la socialisation et du bien vivre ensemble, agir et s'exprimer avec son corps, mettre en œuvre l'imagination, et valoriser la référence à l'écrit. Sa pratique montre en outre qu'il facilite l'apprentissage de la langue française chez les élèves non francophones.

En plus, il remplit trois fonctions qu'aucune activité ne remplit aujourd'hui en classe maternelle : * il constitue une forme de prééducation aux images en permettant aux enfants de prendre

plus de recul par rapport à celles qu'ils voient, notamment à la télévision ; il apprend le « faire semblant » et incite les enfants à « imiter pour de faux » dans leurs jeux plutôt que « pour de vrai » (ils passent ainsi des représentations de premier ordre, fournies par les organes des sens, aux représentations de second ordre) ; enfin - et c'est la raison principale pour laquelle nous encourageons sa mise en place - il invite les enfants à s'imaginer dans chacune des postures d'une situation agressive et réduit la tentation de la violence en encourageant la capacité d'empathie.

Le Jeu des Trois Figures y parvient en encourageant tous les enfants à résoudre leurs conflits de façon non violente, et en essayant de greffer cette capacité chez ceux qui en sont dépourvus. Et cela sans stigmatiser aucun enfant. Les résultats sur les Académies où il a été mis en place sont très prometteurs³. C'est pourquoi il doit être partout développé, car les nouvelles technologies sont porteuses d'autant de menaces que de promesses : il ne suffit pas d'être interconnectés pour être empathique, et c'est même parfois le contraire qui se produit...

-

2 En 2007 et 2008, grâce à la Fondation de France (résultats complets de la recherche sur <http://www.yapaka.be>, également publiés dans *Devenir*, 22, 1, 2010)

3 Un manuel pratique explique cette démarche: Tisseron S. (2011) *Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles*, Paris: Fabert (téléchargeable sur <http://www.yapaka.be>). Il existe également un film : *La prévention de la violence à l'école maternelle*, documentaire de Philippe Meirieu -26 min http://www.capcanal.com/capcanal/sections/fr/videos/cap_infos_primaire/maternelle/violence_maternelle

Bibliographie

Berthoz A., Jorland G., (2004). *L'Empathie*, Paris, Odile Jacob.

De Waal F. (2010). *L'âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire*, Paris, Les liens qui libèrent, p. 105.

Honneth A. *La réification*, (2005). *Petit traité de théorie critique*, Paris : Gallimard, 2007.

Lipps T., (1903). *Aesthetic, Psychologie des Schönen und der Kunst*, Leipzig.

Rifkin J., 2011, *Une nouvelle conscience pour un monde en crise, vers une civilisation de l'empathie*, Paris : Les Liens qui libèrent Ed.

Rizzolatti G., (2007). *Les neurones miroirs, avec la collaboration Corrado Sinigaglia*, traduit de l'italien par Marilène Raiola, Paris, Odile Jacob.

Stern D., (1989). *Le Monde interpersonnel du nourrisson*. Paris : PUF.

Tisseron S., (2001). *L'intimité surexposée*. Paris : Hachette, 2002.

Tisseron S., (2008). *Virtuel, mon amour : penser, aimer et souffrir à l'ère des nouvelles technologies*, Paris : Albin Michel

Tisseron S., (2010). *L'Empathie, au cœur du jeu social*. Paris: Albin Michel.

L'empathie interconnectée : une approche psycho-immunitaire

Christian Globensky

Il y a quelques années, je publiais dans l'indifférence la plus généralisée un Manifeste de l'Art Humanitaire. Dans ce manifeste, j'accusais l'art de s'être rendu complice des visions surnaturelles du monde, d'une millénaire fatalité portée par les religions monothéistes. Je donnais pour tâche à la création contemporaine d'œuvrer à reconstruire les défenses psycho-immunitaires d'une humanité appauvrie par des siècles de croyances superstitieuses. Si beaucoup d'artistes ont pleinement conscience du rôle qu'ils ont à jouer, les récentes révolutions arabes et l'usage décisif des réseaux communautaires qui ont contribué aux succès des métamorphoses de ces sociétés, démontrent jusqu'à quel point nous vivons aujourd'hui dans une civilisation interconnectée à l'échelle mondiale, qu'une nouvelle conscience biosphérique et empathique peut bientôt devenir la norme de notre humanité augmentée.

Reconfigurer la conscience humaine consiste à rescénographier les extensions de notre corps par les récentes transmutations induites par les technologies numériques et ainsi étendre la conscience empathique à des sphères de réalité de plus en plus étendues. Ces sauts qualitatifs dans la conscience biosphérique – qui s'apparentent aux révolutions apportées par les artistes et géographes de la Renaissance qui créèrent les premiers globes terrestres – permettent aux artistes d'extérioriser les analogies révélatrices entre le langage, les formes auto-plastiques et les structures d'adaptation au monde médiatique et/ou politique. Ces recherches interrogent les notions nouvelles de psycho-immunologie, c'est-à-dire les manières dont on absorbe le monde et dont on s'en protège, et portent principalement sur l'appropriation de l'espace physique et informationnel afin d'éteindre leur nuisance et nous en renforcer. C'est même cette approche psycho-immunologique qui autorise le développement de la conscience empathique interconnectée, car c'est doté d'une inattaquabilité intérieure que l'on peut trouver le courage pour créer un lointain duquel aucun prochain ne sera exclu.



Empathy and the Network

Don Foresta

Empathy is the motor of any functioning network system, the proper psychological mode for effectively working and collaborating with others over long-distant connections. In order to increase the potential of network operations, being able to put one's self in the place of the other actors on line is easily identified as the essential attitude for success. Since the network is becoming the operational paradigm for our society, the schematic representation of how things work, empathy is at the forefront of the human attitudes necessary for its successful functioning. This is a profound part of the revolution we are living, and have been living for well over 100 years, what I call the new Renaissance.

Thomas Kuhn, the historian of science who introduced the idea of paradigm change in science, related scientific revolutions to political ones claiming that they are « inaugurated by a growing sense, often restricted to a segment of the political community, that existing institutions have ceased adequately to meet the problems posed by an environment that they have in part created. »¹ Institutions created to fulfill given objectives in society no longer accomplish those roles, nor any other, except to prolong their own existence. In matters of knowledge they often propose new givens which undermine their own *raison d'être*. This was in fact the situation at the end of the Middle Ages when its value system finally gave way to the chaos of the Renaissance, inaugurating a romantic period of discovery from which a new value system was eventually derived, the Mechanical Universe. I believe that a romantic period is one where a profound break with the established order of the past begins. The same process also reflects what we have been living throughout the 20th century as our society leaves behind the value system of that same Mechanical Universe. That paradigm, ours, that new worldview and its governing ideals, were implicit in the scientific discoveries of Newton and Descartes and still govern many aspect of contemporary society. At the same time, I believe that an identical process describes an essential feature of our contemporary era as we move from that classical period evolved from the inventions of the first Renaissance to an era not yet fully defined.

Much of what we lived through during the 20th century was a manifest break with the paradigm of the past and the ideas, models, institutions and procedures it proposed. It was the failure of a particular worldview no longer able to take into account the new givens of art and science and leaving it was the beginning of another romantic period of chaos and discovery, violence and reconstruction, obfuscation and enlightenment, that we know so well.

The breakdown represented not only a rupture with the past but also the beginning of new propositions, new starts - successful and disastrously unsuccessful - experiments in what will become our new governing worldview, the competition of opposing ideologies, all of them in some way inadequate. This period is not over and won't be for some time. We still have not defined our universe and the operational schema implicit in its definition. The work continues and whatever evolves from that prodigious effort will have as its foundation the worldview being proposed by artists and scientists from the new givens of our time, what we will certainly come to see as a new Renaissance.

Just as the clockwork mechanism became the schematic operational model of that period culminating in the 19th century, the fact of its disappearance calls for a new model, a new schematic representation of how things work. That model, for me, is the interactive network. That cybernetic process is used to describe more and more operations in our world, from biological functions to political institutions to technological tools. The network is the pattern we project on the world around us to better understand its operation.

If we are living through a new Renaissance, a new geometry, a new way of organizing givens, will be an important part of the renewal and a partial reflection of it. Actually, the geometry proposed by the geodesic dome provides us with a way of visualizing the network but it is only a first step toward understanding the complex reality of the communication structure. It is, in fact, a model for the physical connectivity of the network, the technical schema linking us all together and is based on the Euclidian geometry of the past transferred to the surface of a sphere, spherical geometry. The actual use of the global interactive system is quite different in that all points are connected directly to all points without passing through any intermediary. Benoit Mandelbrot has provided us with the new geometry, fractal geometry of complex systems, which allows us to better understand not only the network space and its functioning, but also better describes, explains and represents nature. The network contains the potential of everyone being directly connected to everyone else, billions of lines of direct connections creating an incredible complexity going beyond any geometry other than that of highly complex systems.

The profound change in western thought and society that this organizational change represents is also part of the new Renaissance, underlining a rupture with the formulations of the past equal to that of the 15th and 16th centuries. The older visual space, the Euclidean space of linear perspective and its organizational values, became the dominant imaginary space of our culture. In the 20th century the situation changed radically, first through a rejection

of the organizational schema of the mechanical universe and then by proposing a new paradigm, as I have said, still being defined. If indeed we are living a second Renaissance, the need for redefining all aspects of our society is what we are experiencing, including new organizational modes, new relationships and the new geometry referred to above to describe those relational systems and the coming visual space. That transformation in the human condition means a new schematic representation of how we see and understand the world. A change in the relationship between things would demand a change in the way we represent that relationship.

Marcel Duchamp is one of the most important artists to deal with that change in representation in our times and to question the role of art and the coming changes in perception. « The artist exists only if known »,² one of his proposals, asserting the importance of communication to the artist by postulating that art not seen – or heard – no matter how brilliant, art not present in what I call our communication space, for all intents and purposes, doesn't exist. By communication space I mean, all the means of communication available to society and the content they carry; person to person, educational systems, the media, every « tool » that exists to provide some form of exchange and information flow to individual or collected members of society. It is where a society takes measure of itself, an abstract space in which a community defines itself through the content made available and sees itself reflected back. It is also the sum of the technologies available for communicating. For anyone, including the artist, wanting to influence a society in any manner, it is the target, the technical support system for the transmission, exchange and modification of that community's paradigm.

Our communication space has changed radically throughout the 20th century with the arrival of what we now call media, electronic media in particular. For art to exist today, it must be present in the new communication space which is more and more, non-local, immaterial or virtual and interactive. For art and artistic research to have an effective impact on society it must operate in that space, be a part of it and capable, in some degree, of driving it. The role of art as changing the perception of a group or a society, the education of perception defined by McLuhan, demands that it function in the space where perception operates.

Interactivity is the key to the new communication space we have built over the last few decades. Artists have been experimenting with the idea of interactivity long before the technological means existed to fully appreciate its potential. Throughout the 20th century artistic proposals have explored the possibility of bringing the spectators more directly into the work, of allowing their presence to effect its evolution.

Through using the new tools the process of art changes, the artistic methods expand and the metier shifts in new directions. The role of art stays the same, proposing an individual interpretation of the interface between man and the natural or created environment. Practice changes and in the new communication space a new synthesis between the arts exists. As

all is digital, all can be manipulated, image, sound, movement, duration, geography even physicality, can all become the matter of art. What is needed is more experimentation to allow us to better understand the nature of the new communication space and how we function within it. The same kind of collaboration with science will be an important dimension in this evolution as well since art and science today share the same tools. The development of those tools and the procedures accompanying them is of profound interest to both. Cultural officials must also recognize the part of science in our culture, that it is of equal importance as art in defining our world-view, possibly even more so. Art and Science form the two complimentary perceptual tools for understanding our world.

Empathy is the essential tool for the psychological operation of interactivity and the network especially so when we finally get beyond the current stage of self-broadcasting. It becomes the overriding value in human interaction, the fundamental skill for keeping the paradigm operating. It also recognizes that cooperation is often more productive than competition, particularly in the world of ideas, art and culture. The very high bandwidth network, which at this point in time is basically the world-wide scientific research network, will become more and more the tool for the exchange of ideas, the development of new approaches and practices, a cultural presence where the important ideas will be emerging today, whose content will be determined by its intellectual importance and not uniquely, as with the other media, its commercial potential. It is the space where cultural diversity is expressed through cultural collaboration and where cross-cultural communication will become commonplace. Art and artistic experimentation must also be present in that space. This is the most pressing and fundamental interface between art and science which we must consciously and forcefully develop.

Au delà de l'art, des technologies

Dominique Moulon

Tous, nous sommes naturellement doués d'empathie sauf, peut-être, les dictateurs historiques et autres bourreaux contemporains qui figurent dans l'une des listes intitulées "Motherfuckers never die" que Jota Castro rédigea en 2003. Et l'extrême froideur du visage d'Adolf Hitler, lorsqu'il est représenté par Maruzio Cattelan, témoigne en effet d'une telle incapacité. Mais il est, pour nous autres, tout aussi impossible en cette 54e Biennale de Venise de ne pas avoir d'empathie pour l'artiste exposé au sein du pavillon égyptien. Il se nomme Ahmed Basiony et nous le découvrons au travers d'une performance antérieure, documentée par quelques séquences vidéo projetées. Datant de 2010, elle s'intitule "30 Days of Running in Place" car l'artiste, pendant trente jours, a couru sur la place, doublement isolé du monde extérieur, tant par les parois délimitant l'espace de l'œuvre que par celles de sa combinaison le recouvrant intégralement d'un plastique transparent. Durant une heure, chaque jour, cet artiste qui n'a cessé de promouvoir le potentiel créatif des outils Open Sources dans son pays, a couru. C'était au Caire, à côté du Palais des Arts. Les capteurs dont il s'était équipé transmettaient des data physiologiques qu'une application, en temps réel, visualisait par l'image. Mais cette performance, à elle seule, aurait-elle suffi à déclencher tant d'empathie si elle n'avait été accompagnée par d'autres images vidéo relatant le soulèvement d'un peuple quelque temps auparavant, Square Tahrir, là précisément où Ahmed Basiony a été tué par un sniper à l'âge de 33 ans. L'histoire, ici, l'emporte sur l'art, les technologies et le dernier texte que l'artiste a posté sur sa page Facebook nous rappelle qu'il faut savoir dire "non". Celui-ci s'adressait aux jeunes comme aux moins jeunes en rappelant que c'était peut-être leur « dernière chance » de changer un régime qui n'avait que trop duré. Et la liste de Jota Castro de continuer à s'allonger.

Les neurones résonnent, les réseaux raisonnent ... et inversement.

Dominique Sciamma

Il existe dans le cerveau humain des neurones qui ont l'étrange propriété de réagir de la même manière quand leur propriétaire exécute une tâche ou quand il observe un congénère exécuter cette même tâche. Ces neurones sont appelés « Neurones Miroirs » ou « Neurones de Gandhi ».

Le lieu même de notre pensée serait donc structurellement prompt à être en empathie avec notre prochain.

Le numérique, et sa puissante expression dans les nouveaux réseaux sociaux tous médias confondus, permettent aujourd'hui aux multitudes d'individus connectés d'être en relation et « d'observer » plus d'êtres humains qu'en aucun autre moment de l'histoire humaine.

La jonction de ces deux données peut donc nous amener à penser que nos neurones de Gandhi s'allument en une journée à des rythmes jamais atteints. Il y aurait ainsi un effet quasi mécanique d'empathie du fait des nouvelles pratiques sociales induites par le numérique.

Mais cette mécanique neuronale ne pourra suffire à nous rassurer sur la capacité des hommes à construire une société de l'empathie.

Celle-ci ne pourra se bâtir que sur des nouvelles organisations d'interpellation et d'expression des intelligences.

Open Source logiciel et matériel, Crowd Sourcing, Co-création, DIY, FabLab, ... sont autant des signes que le numérique induit de nouvelles pratiques politiques, sociales et neo-industrielles, systématiquement partis du bas, et où le lien social, la confiance, la transparence, l'engagement, le partage sont à la fois ce qui conditionnent ces démarches, comme ce qu'elles produisent.

L'empathie est la sève du réseau, autant que son miel.

Butinons...

L'Espace-Kairos ou l'empathie corps/bases de données

Éric Sadin

Un rattachement individualisé et pertinent s'opère désormais à l'égard de chaque parcelle du territoire, via le traitement en temps réel des profils, croisé aux données de géolocalisation. Évaluation robotisée des concordances virtuelles entre l'état de chaque individu et de chaque fragment d'urbanité. C'est une nouvelle anthropologie de l'espace qui s'instaure, se détachant des liens d'usages ancrés et persistants, pour l'exaltation d'occurrences fluides et mobiles, fondées sur la plus grande exploitation de l'occasion, faisant émerger un ESPACE KAIROS. C'est un rapport à la pérennité qui se liquéfie, au profit de tensions dynamiques toujours provisoires et sans fin relancées qui se constituent avec chacun d'entre nous, où que l'on se trouve, chez soi, dans une rue, un café, un espace commercial, un aéroport... « L'urbanité précognitive » s'offre comme une surface de virtualité infinie, découvrant un « tiers espace » structuré par le calcul algorithmique, procédé pour déduire toute conjonction opportune et ponctuelle. Une personne se situant à proximité de tel magasin de chaussures de sports, peut recevoir une alerte l'informant de promotions liées à ses « historiques », sous la condition d'un achat à effectuer dans un futur immédiat.

L'espace anthropologique patiemment constitué au cours de l'histoire, fondé sur des usages réguliers et une intimité progressive intériorisée par l'habitude, se convertit en un espace algorithmique se dépliant en temps réel, soit une surface globale liquide se modulant en fonction de chaque profil et de corrélations situées alentour. Étendue « physico-abstraite », à la fois universellement partagée et hyper-individualisée, s'éprouvant comme un plan lisse infini, tramé pour optimiser les efforts, pour avertir d'éventuels écueils, pour orienter vers de « justes » occurrences commerciales ou relationnelles... « Architecture sensible immatérielle », générant une infinité de bulles virtuelles mouvantes enveloppant les corps, et sans fin averties à l'égard de toute pertinence potentielle. Le « corps propre », caractérisé par Merleau-Ponty comme la puissance de perception déterminant la prise de décisions, se « mû » en un CORPS PROCESSEUR émettant en quasi-permanence des informations à l'attention de serveurs, et bénéficiant en retour d'une « assistance omnisciente » - éminemment orientée.

<http://www.ericssadin.org>

[Extrait du livre «La Société de l'anticipation», Éditions Inculcte, septembre 2011]

Les avatars en réseau, ou l'émergence d'une empathie cyborg

Étienne Armand Amato

D'emblée, les ordinateurs ont aussi été conçus pour mettre en œuvre technologiquement une intentionnalité accomplissant par ajustements des tâches et objectifs complexes. Et en effet, au fil de nos pratiques interactives, nous percevons que le dispositif informatique déploie parfois des orientations, tendances ou objectifs particuliers. Les jeux vidéo l'illustrent au mieux : ennemis à nos trousses, croissances erratiques de territoires à gérer, alliés se mettant à notre service... En outre, des automatismes conditionnels nous aident ou nous encadrent, alors que des gains ou malus affectent les avatars, ces incarnations numériques qui nous servent de véhicule existentiel pour advenir dans des réalités simulées en réseau. Par projection et identification, l'empathie se développe alors simultanément à l'endroit de notre avatar et à l'endroit des personnages ou entités rencontrées. Ces derniers peuvent être pilotés par le logiciel - les joueurs les appellent « robots » - ou être dirigés par un autre humain. Dans le premier cas, l'empathie cerne les caractéristiques mentales du protagoniste au profit de l'immersion fictionnelle, remontant parfois jusqu'à l'esprit des concepteurs du jeu vidéo. Dans le second cas, l'enjeu devient psychologique et opérationnel. A travers les communications entre avatars, il faut comprendre l'état d'esprit comme les motivations des personnes rencontrées et soumises aux mêmes conditions de participation que soi. A ce niveau précis, une nouvelle forme d'empathie semble nécessaire pour englober les intentionnalités programmées (comportements automatiques de l'avatar, gestes involontaires, rechargement de pouvoirs, pertes d'énergies, etc.) et les états psychiques de la personne humaine. Cette faculté nouvelle, capable de saisir ensemble la part logicielle et biologique pour rendre intelligible la fusion homme-machine dont l'avatar résulte de facto, pourrait être la première émergence d'une empathie hybride et, pour le coup, indubitablement cyborg.

Et si nous rendions l'empathie virale, sans jamais en trouver l'antidote ?

Gaël Hietin

En tant que designer, l'empathie m'est bien évidemment empathique et à la question « Le numérique est-il une chance pour construire une société de l'empathie ? » je répondrai oui.

Tout designer doit pratiquer l'empathie comme sa matière première. L'exercice même de ce métier ne réside-t-il pas justement dans l'idée de se mettre à la place de l'autre pour répondre au mieux à ses besoins ?

Pour ma part, quand j'entends parler de "design empathique", j'y trouve là un pléonasmе révélateur des ambiguïtés qui gravitent autour de cette pratique multiple qu'est le design d'aujourd'hui.

Le design ne peut être qu'empathique !

Mais comment alors se mettre doublement à la place de l'autre ?

Quand cet autre est à la fois une marque puis un usager, sachant que ces deux entités évoluent dans des problématiques souvent opposées...

Cette double posture d'imprégnation a développé chez le designer que je suis, une pathologie professionnelle que je nommerais ici

« la schizophrénie empathique du designer ».

Cette pathologie s'explique par une pratique du design – qui essentiellement alimentée par des marques – ne m'a jamais éloigné de celui à qui je ne cesse de m'identifier, l'usager.

Ce dilemme est à l'origine d'une pathologie qui déontologiquement devrait rester incurable car elle semble le seul rempart face au premier antidote capable d'anéantir toute forme de société de l'empathie :

J'ai nommé ici le Marketing !

À mon sens, le marketing immunise les marques de toute forme d'empathie et cela pour deux raisons :

D'abord, parce que le marketing est loin d'être schizophrène ; il n'a d'empathie que pour son

client, en l'occurrence la marque.

D'autre part, parce qu'il y a une emprise globale du marketing dans l'élaboration d'une relation marque/client, qui poussée par celui-ci se base exclusivement sur des critères stratégiques de rentabilité qui, bien évidemment, n'ont d'objectif de profiter qu'aux marques.

Les nouvelles technologies et en particulier les technologies d'interaction semblent être les outils d'avenir dont le design doit se servir afin de rétablir une relation plus empathique entre les marques et les usages.

Design d'interface, design interactif, design atmosphérique, ou encore design poly-sensoriel, offrent une infinité de champs des possibles.

Aux designers maintenant de s'en emparer, car ce sont là les territoires d'expression et d'interaction de demain. Ces nouvelles pratiques devront amener les marques à se positionner de manière plus altruiste en concentrant une partie de leur énergie au service et au bien-être de nos sociétés. Ça vous semble naïf... ?

Animism

Hugo Verlinde

« Un animisme étonnant renaît au monde. Nous savons pour les voir que nous sommes entourés d'existences inhumaines. »

Jean Epstein, cinéaste, Photogénie de l'impondérable, 1935

Souvenir d'interview où j'interrogeais Antoine Schmitt sur les formes qui se manifestaient à l'écran de son ordinateur portable :

- On a vraiment le sentiment d'avoir accès à quelque chose de vivant... Comment nommer ce quelque chose ? Un objet, une entité, un pixel ?
- J'ai tout essayé ! Entités, créatures... ! Je reviens en ce moment à la notion de formes autonomes. Mais j'aime beaucoup ce terme de créatures...

A y regarder de près, cette vie émergente si difficile à nommer, est le signe le plus marquant des créations d'aujourd'hui. Soumis à une force qui semble irrésistible, toute une constellation d'êtres se déploie. Ainsi, des formes microbiennes s'étendent par contagions successives sur des écrans plasma, des formes végétales grimpent sur la façade des immeubles, des figures surhumaines nous suivent du regard et des entités célestes nous observent de loin avec bienveillance. Une vie fragile et surnaturelle investit notre quotidien et se mêle à notre intimité.

Et nous voilà surpris, au beau milieu d'une avenue, agitant les bras devant un ban de méduses ; ou encore en flagrant délit d'amour pour un pissenlit qui se courbe et se déshabille au rythme de notre respiration.

Qu'on la nomme seconde interactivité ou living art, c'est bien le règne de la plus grande vie que nous célébrons tous aujourd'hui. Et ce n'est plus le mouvement en soi qui fascine mais bien la cause du mouvement.

Pourquoi ça bouge ? Qu'est ce que cela me dit de l'être que je perçois ? A qui ai-je affaire en cet instant ? Qui donc se manifeste là face à moi ?

Le mouvement s'impose aujourd'hui comme la donnée pure du cinématographe quand le comportement nous le voyons en marche dans toute la palette des créations : les œuvres interactives questionnent en permanence les intentions des spectateurs, les œuvres génératives nous placent face au mystère d'une vie qui se développe selon ses propres lois, les œuvres comportementales investissent la relation qui se tisse dans le temps entre une entité et son environnement.

Sans l'ordinateur, toutes ces œuvres ne seraient que de belles hypothèses. Or elles existent, et bien au-delà des éprouvettes de laboratoire. L'ordinateur est notre nouvel instrument de poésie, en lui gronde des forces qu'il nous faut révéler... Le langage a commencé à se constituer mais il existe encore largement en puissance.

Protégé du regard des autres, je soufflais doucement sur l'écran, et je l'avoue, j'ai aimé plus que de raison ce pissenlit moqueur. Je voyais les graines virevolter en tout sens pour ensemençer une terre que j'imaginai bien au-delà de l'écran.

Tout partager entre tous

Jean-Jacques Birgé

Comme l'inconscient ignore les contraires, les outils peuvent servir le pire et le meilleur des desseins.

Le numérique rapproche les humains d'un bout à l'autre de la planète, mais il isole chacun face à son clavier. Avant de renvoyer les images, les écrans sont les miroirs de ceux et celles qui les saturent.

Qu'importe l'outil, il est nécessaire de fourbir nos armes si nous voulons changer le monde en évitant le pire qui se profile. Mais les multinationales qui façonnent et commercialisent hardware et software obéissent toutes aux lois de l'ultralibéralisme et de la dérégulation. Seul le détournement des objets qu'elles produisent laisse espérer un miracle, prise de conscience des peuples apprenant la manipulation dont ils sont l'objet, qui ne date pas d'hier (cf. religions, nationalismes, guerres...) et sans cesse remise au goût du jour (démocratie de façade, liberté surveillée...), avant la catastrophe.

S'agit-il pour autant de désirer et d'œuvrer dans le sens de l'empathie ? Devons-nous nous identifier à qui que ce soit, vibrer en sympathie avec les propositions de nouveaux gourous ou prendre en main notre avenir par une forme de démocratie directe, rapports de proximité aidant, saine utopie à l'encontre de la solution actuellement envisagée par les politiques les plus solidaires, un gouvernement mondial imposant une régulation totale des échanges de tout acabit ? Cette éventualité, pourtant non émise de gaieté de cœur, permettrait d'enrayer le phénomène entropique entraînant notre monde à sa fin.

Dans l'Histoire l'empathie n'a jamais échappé au pire. Il faudrait préciser qu'elle devrait s'exercer sans distinction de classe, de sexe et de culture (j'évite le mot « race » toujours erroné comme celui de « religion », arme d'oppression avérée sur les trois termes précédents). Elle s'assimilerait alors à une solidarité absolue. Le numérique nécessitant une telle consommation d'énergie et de matières premières serait alors condamné à n'être qu'un avatar sur le chemin du sauvetage.

Proposition_

Jean-Louis Fréchin

À la fin du XX siècle, les propositions qui nous sont faites sont basées sur des modèles de consommation de masse où la valeur n'est plus la richesse produite, mais se reporte sur les marques, la financiarisation, les techniques de commercialisation...

Nous vivons désormais dans un régime de crise permanente généralisée, mais surtout une crise profonde des « propositions ». La révolution numérique provoque la naissance d'une autre modernité, basée sur les technologies relationnelles et la complexité qui sculptera le XXIe siècle.

Dans ce contexte, les modèles politiques, sociaux, éducatifs, marchands changent à cause ou en conséquence de ces mutations. On peut alors identifier parmi ces enjeux quelques points structurants pour construire de nouvelles propositions.

La notion de progrès évolue et délaisse le seul critère technologique, au profit de propositions humanistes centrées sur les gens et le progrès social.

Les humains aspirent à être plus que des consommateurs et à ne pas être exclus des objets, des services ou des institutions qu'ils utilisent.

L'interdépendance entre institutions, entreprises, marques, et activités est visible, commentée et observée. La relation entre producteur et consommateur est changée à tout jamais par la mise en réseau et l'information des personnes...

Désormais, les hommes parlent aux objets et les objets nous parlent. Ces nouveaux objets relationnels changent notre rapport aux mondes et aux autres. Ils induisent de nouvelles esthétiques, de nouvelles formes et des «nouvelles matérialités».

À partir de ces émergences, et de bien d'autres, les relations entre les hommes et les offres qui leur sont faites sont bouleversées. En effet, il existe une aspiration à des nouveaux modèles où la recherche de valeurs éthiques et morales enrichit la seule valeur économique. On peut ainsi appeler de nos vœux la fin des produits et de services qui nous asservissent plutôt qu'ils nous servent. Le toujours plus n'en peut plus, les nouvelles propositions alternatives attendues

doivent aller vers le meilleur.

Peut-être, alors faut-il réinscrire les entreprises et les organisations dans des finalités identifiables, sociales, territoriales, politiques, économiques dont la finalité est une «proposition intéressante» et dont la juste conséquence sera un gain économique et un progrès social.

Dans cette «société de proposition» que j'appelle de mes vœux, les valeurs artistiques, créatives, symbolique, et sensible vont être centrales et donner une profondeur distinctive aux projets et aux offres. Dans ce monde qui s'ouvre, les valeurs humanistes, philosophiques, artistiques, démocratiques, éducatives et emphatiques devront être les ingrédients principaux des propositions. Ces créateurs impliqués et sensibles seront alors comme le prédit Armand Hatchuel les vecteurs du progrès du XXI siècle.

Notre pays revendique une culture créative. Mais, pour répondre à ses enjeux et face à ces défis, nous pensons qu'il est temps de considérer l'apport du design et des créateurs pour ce qu'ils apportent; une force de proposition impliquée et contextuelle, stratégiques et créatrice de valeur(s).

C'est une responsabilité, un défi. Les créateurs doivent l'assumer et s'y préparer... c'est un enjeu d'économie politique.

Émergence du Nouveau Paradigme : le Viractuel

Joseph Nechvatal

Le viractuel est une théorie ayant pour but de voir, comprendre et créer des interfaces entre technologique et biologique. Au fondement de cette conception du viractuel se trouve le virtuel : en tant que produit des techniques informatiques, il est un élément déterminant quant au développement et à la compréhension de la vie aujourd'hui (et donc de l'art). Et c'est cette production virtuelle, qui relève du domaine du numérique, et qui se développe depuis quelques temps déjà, qui place les artistes dans une situation paradoxale avec d'un côté l'apparition du numérique (le virtuel) et d'un autre côté, le non électronique c'est-à-dire le corporel (l'actuel). Le fusionnement de ces deux modes, qui tend à renier certains clichés technologiques pourtant primordiaux de nos jours, est ce que j'appelle le viractuel. C'est cette fusion à la fois poétique et paradoxale qui constitue en grande partie la force et le moteur de cette théorie, et de l'art qui en découle.

La numérisation est la métaphore clé du viractuel dans le sens où il s'agit du procédé de conversion élémentaire utilisé de nos jours. En outre, le viractuel admet et réemploie le pouvoir du numérique tout en restant ouvert, culturellement parlant, aux valeurs prestigieuses du monumental et de l'immuable, soit des qualités susceptibles d'être retrouvées dans certaines œuvres d'art analogique fascinantes par ailleurs fondées sur la valeur spirituelle de la beauté.

Pour moi, le viractualisme se fait le témoin d'une sensibilité naissante nouvelle qui intègre à la fois certains aspects relevant du domaine des sciences, des technologies, de la mythologie et de la conscience : une conscience esthétique luttant pour s'accorder au mode de pensée prédominant actuellement et selon lequel tout, partout, ici et maintenant, est connecté en un réseau de transmission rhizomatique. Mais le royaume caché du viractuel est aussi un chaosmos politico-spirituel dans le sens où de nouvelles formes ordonnatrices peuvent apparaître de façon telle que toute forme d'ordre ne soit que temporaire et provisoire. Toute création ou appréhension viractuelle soumet ses signes à une sémiosis interchangeable et infinie - c'est-à-dire que les signes peuvent être changés en d'autres signes. Il est ici possible, bien entendu, de trouver des résonances et des ressemblances entre deux opposés formels et conceptuels. D'où ma volonté de considérer les termes et le concept de viractuel, tout comme

Au cœur de ce jeu social il y a des IMG.
jpg et des IMG.mov : il s'agit de théâtre.

Michel Jaffrenou

Chers futurs spectateurs¹,

Comme vous aurez payé votre place, vous pourrez la gagner et vous retrouver virtuellement à ma place.

Par empathie pour les deux acteurs mes avatars ? Pour les images ?

Car il y aura des images, toutes sortes d'images virtuelles et pas d'écrans, enfin pas « comme vous les connaissez » car les images en ont assez d'être encadrées.

Donc pour être l'auteur de ce « divertissement en forme de diversions » je me suis mis dans votre confortable fauteuil, devant une scène vide, noire, cette caverne où me sont apparues des ombres lumineuses, fugaces, capricieuses, moqueuses, joueuses d'une farandole insensée. Pourtant, dans ce noir caverneux le(s) sens y prolifère comme du chiendent.

Je suis monté sur scène et là j'ai vu une jungle d'yeux derrière lesquels « buzzait » le raisonnement. J'ai eu peur, alors je me suis inventé une vraie histoire :

Un certain Algo, peintre de son état, arriva un matin dans son atelier connu comme une véritable caverne aux couleurs.

Horreur, plus une couleur, les toiles étaient devenues blanches, immaculées. Algo vira au blanc lui aussi. Il consulta un éminent cogniticien qui lui apprit que ses images avaient certainement gagné le grand kaléidoscope, le cyberspace où elles sont livrées à nos clics qui tentent de les apprivoiser, les capter, les capturer, les transformer et même les dompter quand elles reviennent à l'état sauvage.

Depuis ce jour Algo et Ritmo parcourent les scènes du monde à la « recherche des images perdues » afin qu'elles retrouvent leurs représentations.

Nous aurons certainement à entrelacer nos désirs, nos possibles empathies pour nous divertir ensemble, pendant une heure, en plein cœur du jeu social hors les murs.

Parfois il faut savoir appeler un chat, un chien !

-

¹ « Bains Numériques 7 » Juin 2012.

Empathie et réseaux sociaux numériques

René Licata

Depuis quelques années, l'utilisation intensive des réseaux sociaux numériques nous a confronté à l'imaginaire et au vécu des autres, nos contemporains... Chaque jours, nous recevons leurs états d'âme, leurs craintes et leurs envies, découvrons leurs références culturelles et politiques, leurs choix artistiques ... Tout ceci nous amène a partager, et de fait, à faire corps, en quelque sorte, avec l'Autre, et de se sentir faisant partie d'une grande famille d' »Amis », aux goûts souvent semblables et divers a la fois... Cette proximité virtuelle génère en nous un fort sentiment d'empathie auprès d'individus que souvent nous n'avons jamais rencontre « in vivo », et pour lesquels nous pouvons nous attendrir en apprenant leurs petits malheurs, angoisses et aversions diverses, ou bien participer a leurs joies, plaisirs et découvertes variés... Toutes ces multiples possibilités de contacts numériques ont largement étendu notre domaine de relations humaines, tout en restreignant, peut être, la qualité de cette relation en la diluant par le nombre. Mais globalement, il semblerait que ces contacts multiples, distants et rapprochés a la fois, dans le sens d'échanges d'idées et de pensées, nous permettent d'appréhender une sorte de pensée collective, un » esprit de groupe » qui, à terme, nous habitue a penser à l'autre, à nous préoccuper de nos semblables, et donc a développer, à cultiver une sorte d'empathie qui, avant l'utilisation de ces réseaux sociaux, était réservée a nos plus proches, parents ou amis... D'ailleurs, l'appellation Friends (amis) par Facebook, l'un des plus important des réseaux sociaux, pour designer les connectés n'est pas innocent dans la construction de cette notion d'empathie! Mais attention, Geoges Orwell, il y a plus d'un demie siècle nous mettait en garde contre Big Brother, pour l'instant, ce ne sont que des « Amis » qui nous écoutent et nous regardent!!

L'Empathie : trop polie pour être honnête ?

Roland Cahen

Ma définition : Façon de ressentir en tant que spectateur, joueur, auditeur, les sensations, sentiments, exprimés par un personnage dans l'œuvre ou par l'œuvre elle-même, si tant est qu'elle puisse en avoir ou nous le faire croire.

Derrière le discours de l'émotion, de la séduction, de l'identification du spectateur au personnage, se cache la machinerie ; simulacre du vivant et son juteux commerce. A quoi peut bien servir un art technologique pseudo vivant... ?

A quoi ça sert, si la fonctionnalité est absente de l'art ?

La fonction a-t-elle besoin d'une représentation tangible pour s'exprimer ?

D'où vient l'apparente simplicité d'une œuvre ?

L'utilisation de métaphores du monde connu, l'initiation accompagnée, le service adapté et adaptable, la prompte assistance... sont autant de manière de rapprocher l'objet de son utilisateur... sont-elles des formes de l'empathie ?

Pour le créateur, comme dans les œuvres comportementales, l'empathie n'est pas seulement celle du spectateur vis à vis de l'œuvre, mais également de celle de l'œuvre vis à vis du spectateur. C'est l'effet Miroir de la psychologie. Du point de vue du créateur, c'est l'élaboration de ce « retour » vers le spectateur. Cette élaboration articule notamment des signes et des fonctions, comme dans le travail de l'acteur, dont le regard levé vers le deuxième projecteur en partant de la gauche, Dieu au théâtre selon Daniel Mesguish, crée de l'empathie chez le spectateur, qui en retour se reconnaît dans cette situation. Mais coté créateur ou acteur, ce signe là construit aussi de l'empathie.

Les objets sonores et musicaux n'échappent pas à la fonction et à l'empathie. Une bonne sonnerie de téléphone, comme une bonne orchestration, ne sont ni la musique préférée du compositeur, ni le plus beau son d'orchestre, mais la forme ou les nuances les mieux adaptées au service ou à la situation d'écoute (la fonction). Empathie de l'objet avec le service ?

On questionne souvent de la fonction de l'art, étrangement réputé pour ne servir à rien, mais moins la fonction dans l'art.

L'art est rempli d'éléments fonctionnels au point de se demander si la fonctionnalité n'est pas

la matérialité même de l'art, tout du moins sa part opératoire souvent apparentée à la cuisine de l'artiste.

Les fonctions dans l'art, sont l'outillage que l'artiste utilise pour structurer les œuvres, qui donnent sa personnalité et par extension son empathie à l'œuvre. Elles contruisent également les ressorts de l'empathie du point de vue de l'œuvre comportementale. Des lors que l'œuvre se comporte comme une entité, les relations entre le spectateur et l'artiste mutent vers la relation spectateur<->œuvre.

Pour fonctionner, c'est à dire créer de l'empathie, l'art articule des fonctions pour le spectateur et des fonctions pour l'œuvre. Ce qui était vrai pour le design tel que les artistes du Bauhaus l'ont exprimé, serait donc également vrai pour l'art. L'objet d'art s'inscrit dans son usage par son genre: divertissement ou construction formelle, objet esthétique, disque ou concert, icône, symbole, métaphore conceptuelle, musique écoutée sur un baladeur...

Mais au delà des fonctions qui articulent la matière physique de l'œuvre (couleur, orchestration, rythme...), il y aurait aussi des fonctionnalités immatérielle d'une œuvre, notamment la façon dont elle se présente à nos sens et à notre expérience intérieure. Une œuvre qui questionne, émeut, rappelle un moment du passé, provoque un rejet a priori...une œuvre ou un objet qui provoque de l'empathie.

Alors parler de fonctions, est-ce instrumentaliser l'art ou instrumenter la musique ?

Empathie, télépathie, symbiose : questions et pistes en philosophie et science-fiction

Sylvie Allouche

Tandis que certaines personnes paraissent douées d'une si grande empathie qu'elle confine à la télépathie, d'autres en semblent incapables. Quel rôle joue la fiction dans la formation de cette faculté (cf. les travaux de S. Cavell et d'E. Domenach) ? Que dire d'éventuelles formes exagérées d'empathie, lorsqu'on finit par ne plus avoir d' « autopathie » tellement on est immergé dans l' « hétéropathie » ou lorsque celle-ci, ou du moins son désir, devient un poids pour les autres – ces deux écueils constituant en quelque sorte les Charybde et Scylla de la faculté, au milieu desquels le statut de mère semble tout particulièrement propice à plonger ?

Mais il faut sans doute commencer par distinguer entre aptitude à partager les émotions d'autrui et aptitude à agir conformément à elles. Il pourrait sembler qu'existe un lien de causalité quasi-nécessaire entre les deux, mais dans quel sens ? Est-ce parce que je comprends les émotions d'autrui que j'agis empathiquement dans son intérêt ? Ou est-ce parce que j'ai de l'intérêt pour autrui que je développe intuitivement ma capacité à deviner ses émotions ? De nombreuses embûches semblent en tous cas pouvoir s'interposer : 1) si je me contente d'interpréter les émotions d'autrui sans les partager (cf. Dexter de Manos Jr, ou Le Paradoxe sur le comédien de Diderot par opposition à la méthode de l'Actor's Studio) ; 2) si la transmission empathique du désir aboutit à la concurrence (Second Discours de Rousseau), ressort essentiel de la société de consommation ; 3) si je partage les émotions d'autrui sans les faire miennes.

Mais n'y a-t-il pas aussi dans l'expérience empathique un risque de dissolution du moi ? Dans une politique fondée sur celle-ci, que reste-t-il du désir individuel ? Continue-t-il à avoir du sens, s'il en a jamais eu ? La science-fiction explore régulièrement ces questions : collectif Gaïa dans le cycle de Fondation (Asimov), drogue empathique de Code 46 (Winterbottom), vie symbiotique du Canal Ophite (Varley), Connectés et Mécanistes d'Étoiles Mourantes (Ayerdhal et Dunyach), Vulcains, Bétazoïdes et Trills de l'univers Star Trek (Roddenberry), télépathes et empathes de L'Oreille interne (Silverberg), Babylon 5 (Straczynski), Starship Troopers (Verhoeven), Chroniques du pays des mères et Tyranaël (Vonarburg), etc.

A côté de l'« empathie passive ou réceptrice », ne doit-on pas enfin définir une « empathie

active ou émettrice », qui pose aussi bien la question de la manipulation des individus et des foules, que celle de l'art, de la politique, et de leurs liens : cf. en SF la « persuasion de Force » de Star Wars (Lucas), le casque sensoriel de Strange Days (Bigelow), le kineirat de La Bohême et l'ivraie (Ayerdhal). C'est d'ailleurs déjà la question qui occupe centralement Platon, en particulier dans Ion, La République ou Les Lois, la philosophie se définissant par le but qu'elle se donne de convaincre autrui par la raison en opposition à la sophistique qui persuade par l'émotion - avec tous les dangers de cette dernière méthode que l'histoire ne cesse de rappeler.

L'autre dans le miroir, c'est moi

Vincent Lévy

Sans empathie, le visiteur passe devant l'oeuvre d'art sans rien voir ni entendre : il n'est ni à l'écoute de soi, ni à l'écoute de l'autre. Il sera indifférent aux taches de couleurs face à lui, comme aux sons qui emplissent l'espace, et n'y verra peut-être que papier peint, plantes d'appartement ou musique d'ascenseur. L'art numérique n'a aucune raison de déroger à cette règle..

Mais cet art introduit une nouvelle donnée : la possibilité pour le voyeur de devenir acteur de l'oeuvre exposée. L'utilisation des langages de programmation et de l'ordinateur ont permis de créer des univers qui réagissent à la présence et au comportement des visiteurs. Cette transformation de l'oeuvre en fait une expérience personnelle et unique pour chaque visiteur.. Un mouvement de lui et c'est un visage dans l'image qui tourne son regard vers lui ; une parole qui s'échappe de sa bouche et elle est intégrée à une composition musicale.

Personnellement, j'ai toujours aimé les oeuvres d'art numérique pour cette capacité à inclure le visiteur dans l'oeuvre et à le lui faire savoir sous différentes formes et dans l'immédiateté du temps réel. C'est bien là, me semble-t-il, la nouveauté absolue et moderne du numérique. Il y a beaucoup de débats entre artistes pour savoir s'il est important, ou pas, que le visiteur voit que sa présence active a une action sur l'oeuvre. Ces débats tournent notamment autour de l'idée de la preuve : faut-il bien prouver immédiatement au visiteur qu'il agit sur l'oeuvre ? l'oeuvre ne se suffit-elle pas à elle-même ? pourquoi ne pas utiliser les données extérieures sans que le visiteur le sache ?

J'ai choisi très tôt de répondre à ces questions en intégrant l'image du visiteur dans l'image et ainsi en lui fournissant sa preuve : il est là, c'est bien lui. Il s'y retrouve comme dans un miroir, mais un miroir un peu particulier : pas le miroir matinal et quotidien, ni le miroir déformant des fêtes foraines, mais plutôt celui d'"Alice au pays des merveilles".

Il intègre un univers dont il ne connaît pas les règles et dérèglements. Cet univers le reconnaît, lui, en tant que visiteur et le lui fait savoir. Il est reconnu, et il est reconnu au milieu des autres : individu au sein de la collectivité. Voilà qui crée une situation extrêmement intéressante et troublante pour le visiteur : il voit une oeuvre d'art, dans laquelle il apparaît, dans laquelle il peut agir et cette oeuvre dialogue avec lui. Il fait partie de l'oeuvre qui est en train de dialoguer avec lui !

L'altérité en face de lui c'est donc aussi une partie de lui-même.

L'autre, dans le miroir, c'est moi aussi. L'autre, dans sa différence et son unicité, c'est moi aussi. Quoi de plus impliquant pour créer une empathie et ainsi comprendre et ressentir cet autre - moi, toi lecteur, ou tout autre - qui nous semble parfois si étranger à notre vision du monde ?

L'Empathie dans les mondes numériques

Yann Leroux

Lorsque le 12 janvier 2010, la terre tremble à Haïti, l'annonce est faite presque immédiatement sur Twitter. Des messages, des photos et des vidéos rendent compte de la catastrophe. Des appels à l'aide sont transmis sur le réseau social qui sert alors de lieu de collecte ou de relais vers des associations caritatives. Un formidable mouvement de sympathie se crée et est maintenu au fil des RT. Il ne s'agit pas d'une histoire isolée. Le même mouvement s'est créé au moment de ce que l'on a appelé le Printemps arabe ou lors du raz-de-marée de Fukushima.

L'Internet permet de partager des informations à une rapidité sans égale. Mais avec l'information, les internautes partagent également des émotions et des pensées. Ce partage peut se faire sur le mode de la contagion ou sur un mode plus distancié. Cette extension de la sollicitude à des personnes qui sont largement au-delà de nos horizons sociaux a pu être saluée comme un progrès de la civilisation. L'empathie, autrefois réservée à ceux avec qui on partageait le même sang peut maintenant s'étendre facilement à l'humanité toute entière.

Ce point de vue optimiste doit prendre en compte que nos capacités d'empathie ne sont pas illimitées. La perception de l'émotion de l'autre n'est pas toujours bien accueillie. Elle peut provoquer des réactions de retrait par crainte d'être soi-même débordé par l'émotion. Ce n'est pas alors l'empathie qui apparaît mais la dissociation : l'état émotionnel de l'autre est bien perçu, mais sans aucune participation personnelle. C'est d'ailleurs le paradoxe de l'empathie qui peut alors être utilisée dans des procédés de maîtrise et de manipulation perverse comme le montre bien la séquence d'introduction d'Inglourious Basterds.

Nous retrouvons cette alternative avec le réseau. Nous pouvons nous en servir pour nous rapprocher d'autres personnes, parfois de parfaits inconnus, et nouer avec elle des relations empathiques, profondes et durables. Nous pouvons aussi l'utiliser pour ne pas être en lien avec les autres. L'internet est alors comme un petit théâtre dans lequel il se passe toujours quelque chose sans que cela ne nous affecte vraiment. Il peut enfin être utilisé à des fins de maîtrise et de manipulation de l'autre comme nous le montre à la fois les histoires de harcèlement en ligne et les dispositifs de surveillance électroniques.

Ainsi, ce qui importe, c'est moins la capacité que nous donne le réseau d'être en lien avec d'autres personnes, que le lien personnel que chacun noue avec l'Internet. En d'autres termes, l'important est la relation qu'une personne va nouer avec le réseau. C'est en fonction de cette relation qu'elle utilisera le réseau à des fins empathiques ou manipulatoires.

De l'Empathie à la Cyberesthésie

Yann Minh

Le terme d'empathie évoque pour moi une absence, un vide informationnel qui s'est formé dans la noosphère au fil des années et qui n'a pas été comblé... En effet, quelque chose a été néantisé, effacé de l'immatérialité informationnelle qui accompagne l'humanité : outre notre capacité à ressentir la souffrance ou les émotions d'autrui, l'utilisation du terme « empathie » pouvait aussi désigner l'extension de nos capacités proprioceptives ou kinesthésiques à un artefact complexe comme l'automobile. Or cette signification semble s'être perdue sans remplaçant pour combler cette vacance.

Aux commandes de nos nooscaphes informatiques, nous projetons les limites physiques de nos corps à tout le cyberspace. Nos fonctions proprioceptives se trouvent « augmentées » par l'usage de ces outils, qui étendent et amplifient nos capacités perceptuelles individuelles à l'échelle des réseaux sociaux numériques planétaires, renforçant une forme de relation « tactile » avec la cybersphère. Comme c'est la succession de tous les points d'impacts de la matière sur la peau qui nous donne la sensation de lisse ou rugueux, c'est la succession de tous les points d'impacts de l'information sur notre psyché qui nous donne la sensation du monde. Grâce à la popularisation des retours de force haptiques, E-Stims, électro-mécaniques, connectés au réseau internet, les interactions avec la cybersphère ne sont plus seulement textuelles, acoustiques et visuelles, mais elles deviennent aussi physiques, sensuelles, sexuelles

L'empathie, dans son sens actuel est « augmentée » par l'usage de ces outils, qui étendent notre sensualité à l'ensemble du réseau numérique par un processus que j'appelle « Cyberesthésie ». « La sensualité cybernétique » au travers des réseaux numériques planétaires, nous permet de faire l'amour avec l'humanité connectée et par feed-back cyberesthésique de ressentir dans notre chair ses caresses, comme ses morsures...

ÉQUIPE

Comité éditorial

Nils Aziosmanoff, Stéphanie Fraysse, Rémy Hoche

Avec la contribution de Carine Le Malet, Isabelle Simon-Gilbert, Hélène Gestin

Coordination

Stéphanie Fraysse, Rémy Hoche

Assistés de Natacha Pope, Prune Pont-Benoit

Chef de projet Web et coordination de la traduction

Aurélie Jullien

Recherches documentaires

Cécilia Cuvelier

Conception logo

Philippe Lakits

Traduction

Trad'Online

Éditeur

Le Cube -ART3000

PARTENAIRES



www.tradonline.fr



www.nabbu.com

CONTACT

Rémy Hoche / Rédacteur en chef

Remy.hoche@art3000.com

01 48 88 3000